Les légendes de Pyongyang

Les légendes de Pyongyang



Editions en Langues Etrangères

Pyongyang, Corée

1 9 8 8

NOTE DE LA REDACTION

Pyongyang, capitale de la R.P.D. de Corée, est vieille de plus de 5 000 ans.

Elle est riche en légendes montrant l'intelligence et la vie du peuple coréen, fier de sa longue histoire cinq fois millénaire. On y trouve aujourd'hui encore des reliques, des vestiges et des monuments historiques qui ont donné lieu à ses nombreuses légendes, notamment des murailles en terre ou en pierre, la porte Taedong, la porte Pothong, le pavillon Ulmil, le pavillon Ryongwang, etc.

Ce livre a réuni 19 de ces légendes avec en tête celle concernant la falaise Chongryu, escarpement raide dressé au bord du fleuve Taedong.

Notre rédaction fait paraître ce recueil de légendes en diverses langues.

SOMMAIRE

Légende de la falaise Chongryu

A Pyongyang, sur une rive du fleuve Taedong il y a un escarpement abrupt situé au bas de la colline Moran toujours verte, en face de l'île Rungra qui est couverte de saules pleureurs; le courant est plus doux à ses pieds et la paroi ressemble à une entaille faite par un gigantesque sabre.

Voilà la légende que l'on raconte à propos de cette falaise.

Un jeune cultivateur, nommé Sol, vivait avec son père au pied de la muraille orientale de la forteresse de Pyongyang.

Honnête et laborieux, il travaillait dur depuis sa tendre enfance aux côtés de son père. Mais il se trouvait toujours dans la privation. La misère ne lui permettait pas de servir à son père même un maigre repas de riz, ce qui le tourmentait beaucoup.

Les inondations fréquentes ajoutaient à sa misère: elles dévastaient en un rien de temps toutes les cultures, les fruits de son labeur. Il ne pouvait supporter ces scènes de désolation.

On ne peut pas vivre seulement de l'agriculture, se dit-il. Et il décida de faire le commerce de fagots.

Le ventre creux, il sillonne les montagnes à longueur de journée et ramasse des fagots qu'il vend au marché pour un peu de

riz. Sa joie est immense lorsqu'il peut rentrer chez lui avec du riz, car son père l'attend avec impatience.

Mais les jours de mévente, il s'afflige terriblement à la pensée de son vieux père qui devait peiner sur sa parcelle de terre aride.

Sa fidélité remarquable pour son père lui a valu le surnom de «Sol Hyoja» parmi les villageois (Hyoja signifie en coréen enfant dévoué à ses parents – NDLR).

Un après-midi, en route vers le marché du riz avec un peu d'argent en poche qu'il avait obtenu contre ses fagots, il remarqua un attroupement au bord du fleuve.

Un pêcheur marchandait avec ses clients un poisson qu'il venait de prendre.

Une belle carpe rouge, aux écailles multicolores. On n'en avait jamais vu de pareil!

Mais quel drôle de poisson! La carpe, frétillant, pleurait; des gouttes ruisselaient de ses yeux.

La bouche qui mâchait à vide semblait appeler les badauds au secours.

Le jeune homme, attendri, demanda à l'acheter.

«Vingt centimes au moins! réclame le pêcheur.

–Vous dites, vingt?»

Le jeune homme prend son pécule dans sa poche, mais à ce moment, il revoit devant ses yeux l'image amaigrie de son vieux père qui devait l'attendre.

Que faire? se dit-il. Retourner dans la montagne ramasser encore de fagots? Trop tard...

Mais ce poisson-là qui l'implore...

«Les voici», dit-il enfin en tendant ses écus et reçoit la carpe.

Je te sauve, quitte à faire jeûner mon père, se dit-il, regardant le poisson qui se démène dans ses bras. Moi, je ne pouvais me passer de toi.

Il s'approcha de l'eau et le remit dans le fleuve.

Avant de disparaître dans l'eau, la carpe fit plusieurs tours à la surface comme si elle voulait le remercier.

La ranimation du poisson réjouit le jeune homme au point de

penser qu'il avait bien fait de le relâcher, au dépens de son argent qu'il comptait échanger contre du riz pour son père. Il retourna immédiatement dans la montagne, fouilla les buissons dans la pénombre pour cueillir une poignée de framboises sauvages, qu'il enveloppa dans une feuille.

A son retour chez lui, il déposa les fruits devant son père au lieu d'un repas et raconta toute son aventure.

«Toi, tu as fait une bonne action. Ton bon cœur me fait oublier la faim», dit son père, très satisfait de son enfant.

La nuit. Quelqu'un se fit annoncer devant la porte. Un jeune homme en habits éblouissants, une ceinture bleue aux reins et une couronne rouge de perles sur la tête. Il est accompagné de deux garçons d'escorte, l'un en tenue bleue, l'autre en rouge. Un prince sans doute, se dit Sol.

«Permettez-moi de me présenter, dit le visiteur après une courbette profonde. Je suis fils du roi des dragons de la mer de l'Ouest de la Corée. La journée passée, j'ai remonté en amont pour contempler les paysages du fleuve Taedong et par mégarde, j'ai failli mourir dans un filet. Vous m'avez sauvé la vie. Je ne sais comment vous rendre vos bienfaits.»

Le jeune Sol, ahuri, le scruta un moment et trouva une ressemblance entre la bouche du prince et le bec de la carpe qu'il avait sauvée le jour. Quelle surprise!

«De quels bienfaits parlez-vous? Est-il bien la peine pour une personne telle que vous de venir jusqu'ici raconter votre reconnaissance?

–Certainement. Si je ne venais pas, notre royaume des dragons serait immoral. Maintenant, Sa Majesté le roi vous attend chez lui. C'est pour vous conduire auprès de lui que je suis venu. Veuillez accepter cette invitation, fit le prince, se courbant respectueusement une fois de plus.

– Mais je suis un être du monde humain. Comment pourrais-je voyager dans la mer?...

– Ne vous en faites pas», dit-il et il fit signe d'appeler



quelqu'un. Une énorme tortue se présenta et offrit son dos à Sol. Les garçons d'escorte l'aidèrent à y monter.

Le cortège partit et, en un rien de temps, arriva devant la résidence royale du pays des dragons.

Le jeune Sol fut étonné de voir des pierres angulaires en ambre, des colonnes géantes de corail rouge, le toit recouvert de tuiles d'or ou d'argent, l'avant-toit déployé comme les ailes d'une grue. Une mélodie suave se faisait entendre à l'intérieur.

Le jeune homme, en compagnie du prince, passa par une douzaine de portes et arriva devant la chambre du roi.

Tout autour de lui éblouissait: le plancher tendu de toiles, le plafond au dessin de perles, les murs incrustés de nacre. Un parfum gracieux planait dans tout le palais.

Une foule de «hauts fonctionnaires», c'est-à-dire poissons de plume et poissons d'épée, étaient présents pour l'accueillir: requins, dorades, muges, trichiures, seiches, ombrines, raies, crabes, coquilles, algues, etc., les uns en tenue civile éclatante, les autres en armure imposante.

Le roi, à la longue barbe, se tenait sur le trône d'or, des gardes de chaque côté.

«Soyez le bienvenu, dit le roi, se levant à la rencontre de Sol qui venait d'entrer dans la cour. C'est un grand honneur pour nous de vous recevoir chez nous vous, un hôte distingué du monde humain!»

Sa Majesté lui serra affectueusement la main et l'invita à s'asseoir près de lui; il exprima une fois de plus ses remerciements pour la vie de son fils et consigna un festin somptueux en l'honneur de l'hôte.

La bacchanale durait depuis trois jours. Toute une suite de plats et de vins rares, jamais vus dans le monde des humains, de danses joyeuses et de chants allègres, des poissons-courtisans et des algues-courtisanes... Tout le palais vibrait.

Le roi proposa un toast à la santé du jeune bienfaiteur en lui faisant des compliments, alors que le prince, ne le quittant pas d'un instant, lui rendait mille services.

Le troisième jour, vers la fin de l'orgie, le roi s'adressa affectueusement à Sol:

«Je veux rendre vos bienfaits. Dites-moi ce que vous voulez.»

Mais le jeune Sol s'impatientait de voir son père qui devait l'attendre, à la fois étonné et inquiet.

Qu'est-il devenu pendant que je m'attardais à ce festin, ivre? se disait-il. On est juste à la saison des pluies. Une inondation pourrait bien dévaster toutes ses cultures. Ne serait-il pas à regretter ses récoltes perdues à l'eau, au bord de son champ?

Il revit les villageois se lamenter devant les dégâts causés par l'inondation. Mauvais que je suis, se repentait-il, j'ai oublié mon père et mes covillageois!

«Indiquez ce qui vous plaît, résonne la voix du roi, sur tous ces trésors que vous voyez dans ce palais! On n'aura rien à ménager pour votre compte, ajoute-t-il.

—Sa Majesté est trop aimable. Merci de sa générosité. Puisqu'elle insiste, je voudrais de lui présenter mon humble vœu.

—Allez-y!»

Tous fixent leurs regards sur Sol.

«Je ne veux pas avoir de pierres précieuses ou de perles. Mon désir est le suivant: Le village où j'habite est baigné par un grand fleuve nommé Taedong. Les crues fréquentes dévastent les champs et causent d'immenses désastres à nous autres cultivateurs. Je serais très reconnaissant si Sa Majesté faisait usage de son pouvoir surnaturel pour que l'eau du fleuve s'écoule du côté de la colline Moran. Les paysans seraient alors débarrassés pour toujours du souci des inondations et le paysage s'en trouvera plus beau sur la colline.

—Voilà un cœur pur! s'exclame le roi. Je ne serais plus roi si je ne faisais pas honneur à votre vœu!»

Un instant après, le roi lui confia: une fois dans le monde des humains, le jeune homme verra une grande pluie de trois jours d'affilée et il s'arrangera pour évacuer tout le monde dans la montagne.

Tous autour de Sol lui proposaient de s'amuser encore, mais

l’invité, brûlant de revoir son père et son village, fit adieu au roi et quitta le royaume des dragons au dos de la même tortue.

Rentré chez lui, il raconta à son père tous les détails de son aventure.

Le vieil homme en fut très content: la pluie commença à tomber dès le jour de son arrivée. Le jeune Sol courut à droite et à gauche pour persuader les villageois de se réfugier dans la montagne. Ils croient à ses explications, car ils connaissent son honnêteté, et font ce qu’il dit.

Seul le propriétaire foncier, qui vivait à la sueur des villageois, s’érigea contre lui; il l’accusa de délirer et le dénonça aux autorités municipales pour avoir troublé le village, pour qu’on le mît en prison.

La pluie tombait nuit et jour. Le prisonnier criait à tue-tête, frappant à la porte, pour qu’on se réfugie au plus tôt.

Les uns en partance, les autres hésitant, toute la ville s’agitait. Cependant, le maire, l’accusant de fauteur des troubles, le soumit à la punition de volée de coups de bâton, tout en s’adonnant lui-même à une orgie en compagnie de courtisanes.

«Le fleuve Taedong change de lit! Qu’on se sauve!» criait Sol d’une voix implorante, sans se soucier de son supplice.

Vint la nuit du troisième jour. On entendit des cris de détresse d’un côté et les cris de joie de l’autre. Tout à coup, un éclair fulminant déchira le ciel, suivi d’un tonnerre retentissant. On aurait cru l’effondrement du ciel. L’instant d’après, à la lumière du second éclair, on vit un dragon bleu géant s’élancer dans le ciel du côté de la colline Moran. Un précipice s’est fait à l’endroit même où l’animal monstre avait passé et un torrent terrible affluait.

«Qu’on relâche le prisonnier!» crie le maire, ahuri sous les coups de tonnerre terrifiant.

Les bourreaux qui s’acharnaient sur le prisonnier prirent leurs jambes à leur cou.

Le jour se leva et les citadins furent béants de surprises: tout un flanc de la colline Moran avait changé d’aspect. Le Taedong qui coulait à l’est de la ville, vers la commune de Sungho, passe à

présent près de la colline Moran. Une falaise, très haute, est née, semblable à une entaille faite par un énorme sabre. Un torrent impétueux s'écoulait en bas.

*   *   *

Plus tard, ne pouvant oublier le jeune Sol, les Pyongyangeois ont érigé, dit-on, une chapelle à son nom, «Solsudang», appelé la vallée où se trouvait ce temple par son nom, «Solsugol», et donné aussi son nom au village où il avait vécu: la commune de Solsi. L'appellation de cette commune s'est transformée avec le temps qui passait en commune de Solsu.



Habit de fée du fleuve Taedong

La Corée est largement connue dans le monde pour ses beautés naturelles depuis des temps immémoriaux.

La belle colline Moran en fleur, où viennent gazouiller toutes espèces d'oiseaux, jusqu'aux grues blanches, la falaise Chongryu et l'eau émeraude du fleuve Taedong étaient si renommées qu'on en parla beaucoup même au royaume céleste, de sorte que des fées, sous le charme, venaient s'y amuser.

Un jeune homme vivait avec son père malade dans un village ensoleillé au bord du Taedong.

Il vivotait en pêchant sur sa petite barque.

On l'avait surnommé «garçon du Taedong», car il était toujours sur l'eau, qu'il vente ou qu'il pleuve.

Le vieil homme, qui était au lit, s'amaigrissait de jour en jour, malgré les efforts sincères de son fils qui faisait de son mieux.

Il m'a élevé dans ses bras, se dit le jeune homme, quand j'étais tout petit, orphelin de mère. Je suis prêt à tout faire pour lui, mais je n'arrive pas à le relever du lit, se lamente-t-il. Mes vieux voisins

me disent qu'une pêche mystérieuse, seulement trouvable dans le royaume céleste, pourrait remédier à sa maladie, mais comment s'en procurer dans ce monde terrestre? Y penser même m'est impossible, car ce fruit mûrit, selon eux, tous les mille ans ou tous les trois mille ans. Le «garçon du Taedong» en avait gros sur le cœur.

Un jour d'été, il était à pêcher sur sa barque en remontant le courant, quand une scène inattendue lui sauta aux yeux: il arrêta net sa barque, il vit des fées se baigner dans l'eau limpide du fleuve; leurs habits-ailes, qu'elles avaient accrochés sur les branchages de saule étaient éblouissants. Les pins verts sur la falaise Chongryu, les saules pleureurs de l'île Rungra et les nuages du ciel azuré se miroitaient sur la nappe d'eau claire, qui ondulait légèrement, à cause de ces anges qui nettoyaient leurs longs cheveux noirs.

Le jeune homme, béant d'admiration, resta quelques instants à les regarder.

Tout à coup, un tourbillon se leva et emporta un de ces vêtements dans le ciel.

«Juste ciel, un habit a disparu!» laisse échapper le jeune pêcheur.

Mais, tandis qu'il restait figé à le suivre du regard, le souffle coupé, l'habit commença à descendre, virevolta vers sa maison et atterrit sur une pierre de la cour.

«Hein?!»

Le jeune homme fronça les sourcils. L'instant d'après, il pensa qu'il fallait le récupérer au plus vite. Il risque de s'envoler à nouveau, se dit-il en mettant le cap vers sa maison, et il rama de toute allure.

* * *

L'habit était aussi magnifique qu'on le disait; il émanait un parfum de tous ses plis; léger, il pouvait à tout moment s'envoler de nouveau.

Quand il retourna dans sa barque avec l'habit, un autre tourbillon se fit sur l'eau, et souleva des trombes d'eau. Le bateau commença à se balancer comme une feuille morte. Cette bourrasque de vent suivie de vagues en courroux obligeait le jeune homme à donner la mesure de toutes ses forces pour gagner la plage. Lorsqu'il eut atteint avec peine la falaise Chongryu, les fées étaient déjà en vol dans le ciel, sauf une qui, ne pouvant rejoindre ses compagnes sans son habit-ailes, piétinait d'impatience, en pleurant. Les fées en vol s'impatientaient elles aussi qui n'étaient pas en mesure de trouver moyen d'aider leur copine.

Le jeune homme navigua de toute force vers elle et sauta à terre.

«Voilà votre habit, lui dit-il, que le tourbillon avait jeté dans la cour de ma maison. Je vous le rends, rattrapez vite vos compagnes!»

Ivre de joie, la femme se jeta sur son vêtement.

«Merci. Mille fois merci. Vraiment, les humains ont un très bon cœur. Comment pourrais-je récompenser vos bienfaits? s'écrie-t-elle. Eh bien, la prochaine fois, quand je reviendrai, je vous apporterai un habit-ailes et vous partirez alors avec nous en voyage d'agrément au royaume céleste, d'accord?

—Merci. Ce voyage serait très agréable et amusant, je crois, mais j'ai à soigner chez moi mon père malade.

—Malade? Si je vous apporte une pêche du monde céleste, remède à tous maux? Votre père sera guéri tout de suite.

—Merci. Je vous avoue que je m'impatientais de m'en procurer, de ce fruit dont on raconte tant les vertus.

—Ne vous en faites pas tant, dit la fée. Demain soir, quand la lune se lèvera dans le ciel oriental, je serai de retour. Vous ne manquerez pas de venir ici.»

La fée partit en vol après l'avoir remercié encore une fois.

*   *   *

Le lendemain soir, le jeune homme alla sur sa barque au

rendez-vous, au pied de la falaise Chongryu. Le disque de lune se levait dans le ciel. On voyait les fées descendre du ciel par un arc-en-ciel au son d'une flûte.

«Vous voilà revenu», s'exclame la fée de la veille.

«Nous vous remercions sincèrement de votre bienfaisance pour notre dernière-née, Kumwol», intervient une autre qui semblait l'aînée.

Toutes les autres fées lui exprimèrent leur reconnaissance, se courbant profondément.

«Voici une pêche pour votre père, fruit céleste qu'on vous envoie à vous, un honnête homme, dit Kumwol.

—Merci, mesdemoiselles!» s'écrie de joie le jeune homme en recevant dans ses mains le ballot qui émanait une odeur suave.

—Mes sœurs, crie l'aînée, que c'est beau, ce clair de lune! Si nous montrons nos chants et danses célestes à ce jeune monsieur?

—En voilà une bonne idée!» s'écrient-elles en chœur.

La plage inondée de lune retentit des chants des fées en danse, au solo de Kumwol:

La colline Moran, une des merveilles du monde,
Est baignée par le Taedong limpide.
L'âme de l'homme qui a sauvé mes ailes
Au péril de sa vie est encore plus belles.

La nature belle et l'accueil ardent
Jamais ne tombent dans l'oubli chez les célestes.
Comme le Taedong intarissable, cours lent,
Notre attachement à la terre sera à jamais chaste.

On entend soudain le son sonore d'une flûte venant du ciel et tout de suite un arc-en-ciel se suspend sur l'eau du fleuve argentée. Les fées commencent à monter.

«Bonne nuit, cher monsieur de Pyongyang, disent les fées perchées sur l'arc-en-ciel. La pêche vous aidera à guérir la maladie de votre père!»



Les fées, maintenant en l'air, agitent leurs mains en signe d'adieu.

Les pans de l'habit de la fée Kumwol semblent flotter le plus longtemps en l'air.

* * *

Grâce au fruit céleste, le père du «garçon du Taedong» fut rétabli comme s'il n'avait jamais été malade.

Le village où ce jeune homme avait habité a porté depuis lors un nouveau nom: «commune de Y-am», à savoir «habit sur rocher» pour faire savoir qu'il y a un rocher sur lequel était tombé du ciel l'habit d'une fée.



Kumranhwa de Pyongyang

Ceci se passe à l'époque du royaume de Coryo (918-1392).

Il était une fois une jeune fille nommée Kumranhwa. Elle habitait dans la forteresse de Pyongyang qu'on appelait à l'époque Sogyong.

Elle naquit dans une famille de forgerons pauvres, mais elle était gentille et belle comme la fleur Kumranhwa. D'où son nom «Kumranhwa de Pyongyang».

Or, un garçon appelé Tol habitait la maison voisine. Dès leur plus jeune âge, ils grandirent et s'amusèrent ensemble. Mais avec le temps, ils commencèrent à s'aimer.

Les villageois les considéraient comme un couple inséparable et leurs parents décidèrent de les marier un mois après.

Les deux familles préparèrent à la hâte leurs noces.

Or, Tol reçut un jour l'ordre des autorités d'aller au loin garder la frontière.

Ceci était dû au noir dessein d'un magistrat qui voulait le séparer de son amoureuse. Tol ne put refuser. En cas de refus, il pouvait être condamné à la guillotine ou à la déportation.

Ce jour-là, jusque tard dans la nuit, les deux amoureux, assis

au bord du fleuve Taedong, se promirent de s'être fidèles jusqu'à leurs retrouvailles, en se rappelant leurs beaux souvenirs enfantins.

Tol devait partir le lendemain matin.

Avant de lui dire adieu, le garçon lui passa au doigt une bague, qu'il avait lui-même soigneusement incrustée de fleur Kumranhwa.

«Je t'en ferai cadeau d'une autre à mon retour!» lui dit-il.

Le jour pointa. Tol partit au loin avec un ballot au dos et, à sa ceinture, un long sabre fabriqué aussi par lui-même.

Lui souhaitant bon voyage, la jeune fille sentit son cœur se déchirer. Je te prie de rentrer sain et sauf, j'attendrai le jour de notre rencontre, dit-elle dans son for intérieur, en couvant de ses yeux son chéri qui s'éloignait par-delà de la colline Moran. Et elle se rappela ses rendez-vous avec lui: comme il était heureux lorsqu'en hiver, je lui ai passé une veste ouatée que j'avais confectionnée moi-même jusque tard dans la nuit! Comme il était confiant lorsqu'il me passait cette bague au doigt!...

Elle prit le chemin de retour et rentra par le sentier par où elle allait s'amuser avec lui quand ils étaient tout petits.

Kumranhwa crut juste d'envoyer son cher homme défendre la patrie contre l'invasion étrangère.

Mais, apprenant que le fourbe magistrat administratif avait expédié son bien-aimé à une frontière lointaine, pour les séparer l'un de l'autre, elle ne put s'empêcher d'être indignée.

Lorsqu'elle rentra chez elle, un officiel de l'administration l'attendait.

Il l'avertit qu'elle avait été inscrite sur la liste des courtisanes et qu'elle devrait attendre après avoir fait sa toilette.

Ce fut un coup de tonnerre pour elle.

Quelques jours plus tard, le bruit courut que les agresseurs étrangers faisaient intrusion dans une région frontalière.

Elle s'inquiéta de la sécurité de son fiancé, mais elle ne savait que faire.

Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur! se disait-elle.

Ses parents et ses voisins ne savaient pas eux non plus

comment la consoler. Sa mère ne faisait que pleurer et se lamenter.

Un jour, le commandant de l'armée du Nord-Ouest, envoyé à Pyongyang, organisa un canotage sur le fleuve Taedong pour fêter l'anniversaire de sa naissance et fit amener Kumranhwa.

Tout le monde s'indigna: «Comment le chef militaire, au lieu de s'occuper de la défense nationale, peut-il appeler au canotage la fiancée d'un garde-frontière, alors que les agresseurs étrangers pénètrent dans le pays?»

Mais ce commandant était le fils d'un haut personnage très influent de la ville de Kaegyong qui était à l'époque la capitale du Coryo.

Le magistrat, de son côté, voulait, à cette occasion, obtenir des faveurs auprès de lui en lui donnant en offrande la jeune fille, Kumranhwa, la beauté de Pyongyang.

Des officiels de l'administration apportèrent chez la jeune fille de beaux habits et des articles de toilette.

«Vous allez déshonorer une jeune fille fiancée?» protestèrent ses parents et ses voisins. Mais les hommes des autorités n'y firent pas la moindre attention, prétextant qu'ils exécutaient l'ordre donné. La nouvelle fut répandue à la ronde en un clin d'œil, et toute la ville s'en indigna, sans parler de ses proches amies.

On était dans une nuit fort avancée, la lune était particulièrement claire. Assise au coin de la cour, Kumranhwa aiguisa un poignard en le faisant briller au clair de lune.

Sa mère, s'inquiétant du sort de sa fille, ne put fermer l'œil. Quand elle vit ce qu'elle était en train de faire, elle voulut accourir vers elle.

Cependant, le père la retint, disant à voix basse mais résolument:

«Laisse-la faire. Elle aiguise son âme, pas seulement son arme... Brave fille qu'elle est!»

Le père était un homme loyal au cœur ferme, comme le fer qu'il battait à la forge.

Toute la nuit, la mère pleura en silence et la fille s'occupa de sa besogne.

Le lendemain, la jeune fille fut emmenée au canotage. En tenue ordinaire, elle apparut devant les mandarins.

«Pourquoi n'es-tu pas en grande toilette?» cria le magistrat en colère. Il ordonna à ses hommes d'apporter des habits de soie et des breloques d'or. Mais la jeune fille ne s'y intéressait pas.

Au bord d'un bateau richement décoré, le commandant militaire avait pris place sur un coussin de peau de tigre. A demi renversé, il buvait du vin blanc que servaient des courtisanes. Remarquant Kumranhwa, il se mit soudainement sur son séant et vida d'un trait son verre en s'exclamant:

«Tu es vraiment d'une grande beauté!»

A ces propos, le magistrat, d'un air fier, dit:

«Je vous dis qu'elle est la première beauté de la région de Pyongyang.»

Et à Kumranhwa: «Apprends bien dès maintenant la danse et la musique pour réjouir le seigneur!»

La jeune fille, y faisant la sourde oreille, dit au commandant militaire d'une voix cristalline:

«Moi, fille d'une famille pauvre, je n'ai rien appris, mais, en tant que citoyenne, j'ai une chose à vous dire. J'ai entendu dire qu'une région frontalière a été envahie par les agresseurs étrangers. Mais vous, chargé de la défense nationale, comment pouvez-vous faire un tel festin et ne penser qu'à vous amuser? La population vous en voudra beaucoup, j'en suis sûre.»

A cette parole, le commandant militaire éclata de rire: «Tu es aussi éloquente que tu es belle!»

Un officier, un long sabre à la ceinture, s'adressa: «La frontière est à plus de cent lieues d'ici, et ne t'en fais pas trop! C'est nous qui nous occuperons de cela. Toi, tu n'as qu'à offrir du vin au seigneur», réprimanda-t-il, caressant ses favoris, l'air hautain.

Alors, le magistrat la pressa encore:

«Mais comment oses-tu parler ainsi en un tel jour de réjouissance, hein? Offre vite un verre de vin au seigneur!»

La jeune fille leva enfin la tête.

«Je ne suis pas une courtisane qui sert du vin au seigneur, mais la fiancée d'un soldat qui défend le pays. Il est allé combattre, le sabre à la main, au-delà des montagnes et des rivières. Mais vous, grands dignitaires chargés de la défense nationale, comment pouvez-vous vous satisfaire d'un canotage? Comment osez-vous faire une courtisane de la fiancée d'un soldat? C'est vraiment là une grande honte, et un crime à jamais pardonnable.»

Le commandant militaire, blême de colère, frappa du poing sur la table.

«Décapitez cette garce et jetez son corps dans l'eau du Taedong», cria-t-il.

A ces ordres, des agents se ruèrent sur la jeune fille.

A l'instant, celle-ci tira de son habit un poignard qui étincela au soleil.

Le commandant poussa un cri de détresse. Il roula sous son divan. Tout devint sens dessus dessous.

La jeune fille, rajustant son arme et se laissant flotter les cheveux à la brise, eut l'audace de déclarer:

«Si vous m'imposez toujours de vous servir un verre de vin, je vais vous montrer avec ce poignard ce que c'est que la fermeté des jeunes filles de Pyongyang. Mais que dira-t-on de vous, commandant militaire, qui voulez décapiter une jeune fille dans un festin, au lieu d'aller défendre le pays contre l'invasion étrangère?»

Le commandant cria: «Finissez-en vite avec cette garce!» A l'instant même, elle reçut un coup de massue et laissa échapper son couteau de la main, qui d'un coup de pied fut rejeté ensuite dans l'eau par un agent.

Elle se mit à pleurer de dépit. Elle regarda au loin dans la direction de la région frontière. «Du courage, mon chéri, devant l'ennemi. Excuse-moi, je te quitte sans avoir reçu l'autre bague!»

Ce disant, elle se jeta dans le fleuve sans donner le temps de la retenir.

Des eaux du Taedong se mirent à rouler avec plus de fureur.

«Quelle honte de l'avoir laissée sans lui couper le cou! hâletait



le commandant. Du vin, à moi. Le festin ne peut être gâté par cette garce-là!» Et un verre de vin à la main, il réfléchit un moment et dit:

«Hein? elle a parlé de la fermeté des jeunes filles de Pyongyang? On verra bien. Qu'on emmène devant moi tout ce qui s'appelle jeune fille de Pyongyang!»

Et il but d'un trait son verre de vin blanc.

Selon ses ordres, une foule de jeunes filles y furent amenées à bord d'une barque.

«Laquelle de ces filles-là osera refuser de servir à ce festin, devant moi?» hurla le commandant. Et de poursuivre:

«S'il y en a qui contrevient à mon ordre, jetez-les toutes dans l'eau!»

Des cris de protestation s'élevèrent du bateau des jeunes filles:

«Nous ne pouvons déshonorer l'âme probe de Kumranhwa!»

«Nous mourrons plutôt dans le Taedong que devenir des jouets entre vos mains!»

Quand les agents vinrent pour les emmener à la table du festin, elles se jetèrent à l'eau l'une après l'autre, en criant:

«Kumranhwa de Pyongyang, nous te suivons!»

«Revenons au monde lorsqu'on pourra nous donner une paire de bagues d'amour!»

C'était comme des pétales de fleur qui tombaient de la colline Moran. La barque devint déserte.

Une courtisane, qui assistait à cette scène tragique, chanta en sanglots:

Oh, les Kumranhwas de Pyongyang
Sont tombées dans l'eau du Taedong.
Combien étaient-elles, ces fleurs, probes!...

Et puis, elle se jeta elle aussi dans l'eau.

*   *   *

On dit qu'après cet incident, nombre de petits crabes de la taille d'une châtaigne ont fait leur apparition dans le fleuve Taedong pour incarner les âmes des jeunes filles de Pyongyang mortes à l'exemple de Kumranhwa.

On ajoute que ces crabes chantent cette chanson:

Kumranhwa, Kumranhwa
Où es-tu?
La bague que Tol t'a donnée
Nous l'avons intacte dans notre trou.
Kumranhwa, où es-tu?
Viens la prendre chez nous!





HISTOIRE DU MONT JUAM

Si vous voyagez en longeant la rive du Taedong vers le mont Taesong, vous tomberez sur une colline élevée là où la rivière Hapjang vient se jeter dans le Taedong. C'est le mont Juam (Juam signifie en coréen un rocher d'où jaillit l'eau-de-vie — NDLR).

Autrefois, la colline et ses alentours étaient couverts de bois touffus et peu peuplés.

Après l'établissement de Pyongyang pour la capitale du royaume de Coguryo (de 277 av.J.-C. à 668), une petite agglomération s'y était faite et on coupa beaucoup d'arbres.

Il y avait là un garçon qui vivait avec son vieux père. Il était très fidèle à son père. Depuis qu'il restait seul près de son père, après la mort prématurée de sa mère, il ramassait des fagots et chassait des bêtes pour les vendre au marché. Mais ses ressources s'épuisaient à mesure que les arbres se raréfiaient

dans la montagne.

Le vieil homme aimait la bouteille. Chaque jour, son enfant lui servait un bol de vin qu'il arrivait toujours à se procurer.

Mais la misère croissante ne lui permettait pas d'accomplir fidèlement ce service dévoué.

Le jour où il devait rentrer les mains vides, il n'avait pas la force d'entrer dans la cour. Il hésitait devant la porte, le cœur gros. Il s'affligeait beaucoup de voir son père qui feignait de n'avoir rien à désirer, en lui conseillant de ne plus se préoccuper du boire.

Un soir, à la tombée de la nuit, il rentrait des fagots sur son dos. Il se débarrassa de son fardeau près d'un rocher et s'assit pour se reposer.

A ce moment, il entendit le murmure à peine audible de l'eau qui coulait sous le rocher.

«Oh, combien serais-je heureux si cette petite source donnait du vin au lieu de l'eau? Je pourrais alors le rendre bien heureux, mon père!...» se dit le jeune homme en laissant échapper un profond soupir.

A l'instant, une odeur de vin lui chatouilla le nez.

D'où vient cette odeur? s'écria le jeune homme pour lui-même en écarquillant les yeux. Comment cela est-il possible? De l'eau émane un parfum de vin?

Il arracha en hâte une feuille et dégusta l'eau. C'était du vin. Pas de doute possible. Un vin très parfumé!

Il sursauta de joie, puis après un moment, il retira une bouteille qu'il portait toujours attachée à sa ceinture pour le compte de son père et commença à la remplir.

«Merci, rocher, monologuait-il le cœur en joie. Tu réjouis mon père à ma place!»

Quand la bouteille fut remplie à ras bords, la source s'arrêta net. Le jeune homme trouva cela étrange, mais il avait une bouteille pleine et il rentra chez lui.

Il servit ce vin à son père qui, le bol à la main, regardait longuement le visage de son fils, en pensant aux peines que son enfant aurait dû braver pour se procurer ce vin.



Le père fut ému; cela faisait un bon bout de temps qu'il n'en avait goûté. Le bol de vin en main, regardant son fils, il pensa: quelles peines as-tu dû supporter pour trouver ce vin? Et l'enfant regardait son père, les yeux mouillés de larmes de joie. Que vous soyez en bonne santé avec ce vin! espérait-il.

Le vieil homme but le bol d'un trait, écartant les poils de sa barbe, et frappa sur ses genoux en s'exclamant:

«Oh! où as-tu acheté ce vin, mon enfant? Il est frais et parfumé! C'est la première fois de ma vie que je goûte un tel vin! Un vin d'élixir! Vin des anges. Pas de doute possible!»

Le jeune homme, très content, lui raconta sa découverte de la journée.

«C'est sans doute le don du ciel ému de ton dévouement pour ton père», dit le vieux, tout heureux.

Le jour suivant, l'eau-de-vie jaillit de dessous le rocher et cessa de couler après une mesure de bon bol comme la veille.

Chaque jour, le jeune homme apporta du boire à son père, qui, grâce à cette boisson, commença à rajeunir. Le visage se déridait, les cheveux noircissaient.

La nouvelle de l'eau-de-vie mystérieuse ne tarda pas de courir dans tout le village et parvint aux oreilles d'un propriétaire foncier, très cupide. Celui-ci finit par détecter l'emplacement de la source mystérieuse.

«La source d'eau-de-vie est à moi, puisque le mont est ma propriété! Qu'on lui défende de passer par là, à cet individu-là!» criait-il. Il y envoya tout de suite un de ses domestiques puiser un bol qu'il but d'un seul trait. Comme il est délicieux!

«Voilà le vin des anges, un présent venu du ciel à moi!» s'exclama-t-il.

Il ne voulut en céder à personne même une goutte et posta le jour même ses domestiques pour garder le rocher.

Force fut au jeune homme de reprendre sa hache pour faire du fagot.

Mais ce cupide de propriétaire terrien était mécontent parce que la source ne lui en donnait qu'un seul bol en une journée, alors

qu'il en voulait boire à satiété. Il s'impatientait d'autant plus qu'il en avait besoin pour accomplir des démarches auprès du préfet et d'autres nobles. Jamais il ne se contenterait d'un seul bol!

Un jour, une barre de fer à l'épaule, il se présenta devant le rocher et partit d'un rire éclatant:

«Il était là bien incapable d'imaginer, cet enfant de la roture, oui, ça se comprend. Mais moi? Pourquoi ne pouvais-je me faire, moi, cette belle idée d'élargir ce trou-là? Le vin coulera à grands flots!»

Et il enfonce la barre à la source et la tourne à toute volée. Le vin tarit et le trou béant évacue maintenant de l'eau trouble, d'une odeur repoussante.

«Hum, c'est bien un torrent. Bon. Aujourd'hui c'est de l'eau trouble, mais demain ce sera de l'eau-de-vie sans doute», raisonne-t-il.

Et il rentra chez lui, l'air hautain. Mais hélas, le lendemain et les suivants, c'était toujours de l'eau dégoûtante qui sortait à torrent.

«Cela ne doit pas être comme ça, se dit l'homme. Le trou n'est pas encore convenable pour donner tant de vin!»

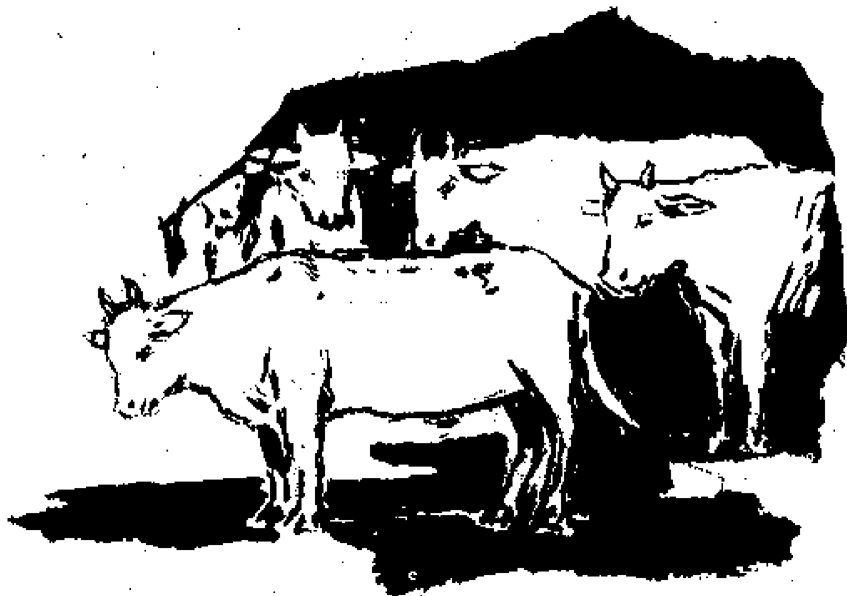
Il s'arma d'une autre barre plus longue qu'autrefois, s'approcha de la source, enfonça l'outil jusqu'au manche sous le rocher et le remua de toutes ses forces. Le rocher gémit et l'homme s'acharna de plus belle.

«Boum!» Un bruit assourdissant retentit. Toute la montagne semblait s'écrouler. Le rocher dégringole avec bruit et écrase l'homme qui a eu à peine le temps de pousser un «ouf».

* * *

Le jeune homme, infiniment fidèle à son père, resta toujours dévoué et l'on donna plus tard à la colline le nom de «mont Juam», autrement dit mont au rocher d'eau-de-vie, ou «mont de Hyoja», c'est-à-dire mont du garçon fidèle à son père.

Cinq bœufs minuscules



Il y avait autrefois une foule d'auberges près du pont Yongjae, à l'est de Pyongyang. Car c'était un lieu de passage par où les cortèges de mandarins, le préfet notamment, allaient et venaient de Séoul à Pyongyang, les uns chargés de postes à la préfecture, les autres révoqués de Pyongyang à Séoul; c'était aussi un lieu par où passaient un grand nombre de marchands et de voyageurs.

L'une d'entre ces auberges hébergeait exclusivement les cochers.

L'hôtelier, devenu très riche en soutirant de l'argent aux pauvres, était un avare sans pareil.

Il avait des coffres pleins d'écus hermétiquement fermés au cadenas et plusieurs granges gavées de récoltes et de paquets de soie, mais il ne faisait que de ramasser. Jusqu'à ce qu'il ait atteint son âge de soixantaine, il n'a rien donné à personne sans se faire

payer, fût-ce une cuiller, un sou, un morceau d'étoffe. Sa moitié, elle aussi, ne lui cédait en rien. Un couple de pingres! disait-on, et personne ne voulait avoir des relations avec eux.

On se moquait d'eux: «Quel démon de goût le possède jusqu'à cette manie de ramasser? Veut-il emporter toutes ses fortunes dans l'autre monde? Vaudrait-il la peine de vivre ainsi isolé des autres?»

Cependant, âpre au gain, il faisait la sourde oreille à ces blâmes. Or, comme une manie subite l'eût pris, il organisa un festin à l'occasion de son 60e anniversaire, où il invita ses voisins, pour la première fois de sa vie.

Tout le monde fut étonné de cette charité inattendue.

«Le jour du 60e anniversaire semble venir pour appeler l'homme à la raison!» disait-on.

Très curieux et séduits par l'idée que l'aubergiste allait changer dorénavant, tous les invités se rendirent au festin.

La ripaille était maigre. Mais ils ne la trouvaient pas regrettable, puisqu'un festin était déjà pour lui miraculeux.

On était au coucher du soleil, quand quelqu'un, miteusement vêtu, frappa à la porte et demanda à passer une nuit à l'auberge.

«On n'est pas prêt à héberger aujourd'hui, monsieur, dit l'hôtelier.

—Comment? n'est-ce pas une auberge?»

L'hôtelier toisa le voyageur de la tête aux pieds et lui dit sur un ton péremptoire:

«Bien. Si vous insistez, couchez-vous pour une nuit, mais ne comptez pas manger des mets du festin.»

Le client, sans ajouter un seul mot, alla s'installer dans un coin de la chambre où se tenait la ripaille.

Un convive proposa à l'aubergiste d'offrir un verre au client en ajoutant qu'un tel traitement n'irait pas aux Pyongyangeois qui étaient passés pour bienveillants. L'autre se fâcha tout à coup.

«On trouve le plus impudent du monde celui qui veut farder sa face avec du vin d'autrui, servi au festin. Vous êtes bien un homme de cette espèce-là!» cracha l'hôtelier avec une grimace au front.



Tous les invités se trouvèrent bien gênés à ces paroles, sans parler du client en question. La fête fut gâtée. On se dispersa.

«On ne saurait un homme plus insolent! dit l'un d'entre eux.

—Il s'en veut visiblement de nous avoir offert quelques verres, quoi que ce soit pour la première fois de sa vie! s'indigne un autre.

—Voilà ce que nous avons prévu. Voit-on jamais des branches mortes porter des fleurs?» articule un troisième.

Un d'entre eux s'approcha dudit client et chuchota à l'oreille:

«Ce n'est pas une maison digne de l'homme. Venez chez moi et partageons mon repas, ne serait-ce qu'un bol de bouillie claire!

—Heu, merci! Ne vous inquiétez pas pourtant de moi. Soyez tranquille à votre retour», dit le client, l'air résigné.

Les invités venaient de déguerpir. L'aubergiste se mit au travail, une énorme règle de calcul en main, pour le bilan de ses dépenses: vin, amuse-gueule, sauce de soja, piment en poudre, etc. etc. Tout compte fait, il se précipita dans la cuisine et se répandit en invectives sur sa femme:

«Oh! quel crève-cœur! Imbécile que tu es! Pourquoi as-tu servi du vin dans les verres si grands? Tu étais aussi bête de servir coup sur coup tant de mets d'amuse-gueule! Ah! mon cœur crève!» criait-il se frappant la poitrine.

La nuit était fort avancée. Tous tombèrent dans un profond sommeil, l'hôtelier avec un boulier dans ses bras, et la femme et ses domestiques dans les chambres.

Le client qui assistait à la scène jusque-là, accroupi dans un coin, tira un petit sac qu'il portait à la ceinture et dit d'une voix basse en le dénouant:

«Sortez, mes bœufs!»

Tout à coup, cinq bœufs minuscules sortirent du sac; chacun ne dépassait pas la taille d'un gland.

L'homme les aligna en rang sur son oreiller de bois et leur dit:

«Premier bœuf, tu mangeras toutes les récoltes de cette maison!

Deuxième, tu avaleras tout l'argent de cette maison!

Troisième, toi, tous les documents de dette de cette maison!

Quatrième, toi, toutes les soies de cette maison!

Cinquième, vas manger toutes les meules de récoltes laissées dans les champs appartenant à cette auberge!»

Sitôt après la consigne, les cinq minuscules bœufs sortirent de l'auberge et une fois en dehors, se métamorphosant en taureaux, s'en allèrent chacun à son ordre.

Après une heure environ, les bœufs bedonnants se rassemblèrent dans la cour et se rapetissèrent de nouveau pour se ranger sur l'oreiller de bois de la chambre.

L'homme ouvrit le sac, et les petits animaux y rentrèrent.

Il serra la ficelle du sac qu'il ramena à sa ceinture, et se coucha, la tête sur l'oreiller en bois.

* * *

Le lendemain matin, ce fut tout un remue-ménage.

La maîtresse qui était allée à sa jarre de riz avec une calebasse à la main pour préparer le petit déjeuner, poussait un cri de détresse, tandis que son homme qui avait reconnu la disparition des meules dressées devant et derrière la maison, bondissait de colère.

La femme se précipite vers les portes de ses granges, et ne trouve rien là-dedans.

L'homme ouvre en hâte ses coffres d'argent. Rien! Le coffre des dossiers de dette était aussi vide.

«Toutes les meules de l'avare ont disparu!» crient à l'adresse des villageois les valets qui étaient allés les transporter des champs.

Le couple de pingres se mit en sanglots.



«Oh, vous vaut-il la peine de pleurer, monsieur? dit le client avant de quitter l'auberge. Vous n'avez rien donnée aux gens de ce monde et personne n'a donc rien à vous rendre, pas vrai?»

La tuile luminescente du pavillon Jangsu

Après avoir construit le palais royal d'Anhak, magnifique et somptueux, au pied du superbe mont Taesong qui dominait le fleuve Taedong, le royaume de Coguryo y transféra sa capitale.

Ayant appris cette nouvelle, le roi des dragons de la mer de l'Ouest de la Corée a fait parvenir au roi Jangsu du Coguryo une tuile magique comme cadeau, sur le dos d'une grande tortue, en signe de félicitations.

Le roi pria la tortue de transmettre sa reconnaissance au roi des dragons, et après son départ, il convoqua ses ministres et leur ordonna de déceler le secret de cette tuile magique.

Ils se creusèrent la cervelle, mais ne pouvaient rien trouver à établir sur la tuile, qui n'avait rien de différent avec une tuile ordinaire.

C'est pourquoi le roi décida de la montrer à un certain Miichon, responsable de la construction de la muraille du mont

Taesong.

Miichon était une personne richement expérimentée et intelligente, qui avait présidé durant toute sa vie l'élaboration et la construction de nombreuses forteresses en montagnes et en plaines de par le pays.

Il était aussi un homme respecté de tous pour son amour ardent de la patrie et son caractère intransigeant et inflexible.

Il avait une constitution robuste, les cheveux grisonnants et les yeux fulminant d'intelligence. A la vue de la tuile en question, il la caressait plusieurs fois, le visage épanoui.

«Quel mystère renferme cette tuile? Dis-moi vite!» pressait le roi, impatient.

Miichon, la tuile dans ses bras, restait songeur un bon moment, profondément plongé dans ses réflexions.

«Je vous dis, avec le plus profond respect, que cette affaire doit être exclusivement mise à la connaissance de Votre Majesté le roi», dit-il avec une courbette.

Le roi comprit et l'amena dans une pièce isolée.

«Maintenant, personne pour nous écouter. Sois tranquille et dis!

—Je vais vous confier ceci: Cette tuile s'appelle la "Jabongwa" (tuile luminescente), un trésor rare et unique dans le monde. Quand les agresseurs étrangers font intrusion dans le pays, elle brille en couleur bleuâtre pour en avertir tous les postes d'alarme du pays.

—Quel beau cadeau il m'a fait, ce roi des dragons! s'exclama le roi, ivre de joie. Nous sommes les deux seuls, toi et moi, qui tenions ce secret. Tu ne le dois livrer à personne!

—Evidemment, dit Miichon. Mais il faut bien garder ce trésor. Voici mon avis: qu'on édifie au sommet du mont Taesong un haut pavillon, qu'on couvre de tuiles pareilles à la "Jabongwa" et dissimule cette tuile magique parmi les autres, de sorte qu'on puisse garder le secret et avertir tout le pays au plus vite en cas d'urgence.

—Bonne idée! s'écria le roi. Qu'on annonce qu'on va élever

un pavillon sur le Taesong pour fêter la construction du grand palais d'Anhak et le transfert de la capitale du pays. On le nommera "pavillon Jangsu"!»

C'est sur cet ordre du roi que fut élevé un pavillon coquet sur lequel la tuile était dissimulée.

Or, il y eut un scandale.

Le bruit courut que Miichon, corrompu de dessous de table, avait livré ce secret à un pays ennemi.

Faussement accusé, il fut lié et obligé de comparaître au palais royal. C'était une grande surprise pour lui.

Comment se fait-il? Qui sait le secret, autre que le roi et moi dans le pays? Or, voilà le roi qui est lui-même à m'interroger!

«Avoue franchement! Comment as-tu échangé le trésor national contre quelques objets d'or? N'est-ce pas une traîtrise à la patrie et à la nation?

—J'ose dire que c'est tout à fait injuste. Je crois qu'il doit y avoir une certaine raison. J'implore que Sa Majesté le roi, clairvoyant, examine l'affaire tout de près.

—Insolent! Tu veux dire donc que c'est moi qui ai laissé échapper le secret, puisque personne autre que nous, toi et moi, ne le savait?!»

Ces mots rappelaient soudain quelque chose à l'esprit de Miichon. Comme il le disait, le roi ne pouvait divulguer sciemment ce secret, mais il était de nature un peu bavard...

S'il lui arrive quelque chose d'heureux, il aimait à s'en vanter, quoi que ce soit.

A preuve: Quelques jours auparavant, il avait reçu d'un pays voisin une toile de valeur comme cadeau. Alors il convoqua un à un ses quelques hommes qui lui étaient les plus intimes de la cour et leur confia de cette manière: «Je vous montre ce tableau à vous seul, sachez-le. Je crois que cette offre signifie évidemment que ce pays-là a l'intention de se lier d'amitié avec nous.» La confidence fut passée le jour même par toutes les bouches de la cour.

Il n'y a pas de doute, le roi y est pour quelque chose, se disait Miichon, quand le roi lui cria: «Vois ceci clairement!»

C'était une boîte de pierres précieuses. Elle contenait le trésor avec une lettre que le roi avait ouverte devant lui, un message du roi d'un pays ennemi qui accusait entre autres: réception de la tuile mystérieuse, envoi du trésor en récompense et invitation à son camp en temps opportun.

Miichon sentit son cœur se déchirer et ses cheveux se dresser. Le sang lui monta à la tête.

Un espion s'est faufilé dans la cour, se raisonna-t-il. Pas de doute possible! C'est un piège pour découvrir où est cachée la «Jabongwa»!

Mais le roi était stupide et ses hommes déloyaux le flattaient.

Il leva la tête vers le roi et déclara sur un ton pathétique et catégorique:

«Je vous affirme que c'est une ruse des fourbes. La "Jabongwa" sera toujours là où elle doit être. Je redemande que Sa Majesté le roi, sans s'en inquiéter, réfléchisse encore une fois sur la vérité de l'affaire.»

Alors un mandarin hurla:

«Voilà qui cherche à troubler la vue claire de Sa Majesté le roi, à nuire à sa haute dignité et à camoufler ainsi son propre crime! Je propose qu'on lui coupe le cou à l'instant même pour montrer la force de la loi au peuple tout entier!»

Quelques autres mandarins malhonnêtes se joignirent à lui. Alors le roi déclara d'un ton de tonnerre:

«Qu'on suspende ce faquin à la poutre et le frappe dur jusqu'à ce qu'il avoue tous ses crimes!»

Dès que cet ordre du roi fut lancé, les tortionnaires qui se tenaient prêts aux côtés du trône, se ruèrent sur Miichon et le battirent à toute volée, en vociférant:

«Coquin, si tu as la "Jabongwa" comme tu le dis, montre-nous-la!»

Malgré cette pluie de coups terribles, Miichon pensa: Je pourrai m'arracher à ce supplice dès que j'aurai montré au roi la tuile cachée au pavillon Jangsu, mais en ce cas, le trésor national risque de tomber entre les mains des fourbes. Je ne peux le mettre



à jour, dussé-je contrevenir aux ordres du roi. Ce trésor-là n'est pas une propriété du roi, il appartient à tout le peuple du Coguryo! Je ne peux l'exposer, dût-il m'en coûter la vie! Cette pensée le revigorait malgré les volées de coups et la menace de mort.

«Le trésor existe intact sur cette terre! Pourquoi Votre Majesté le roi ne veut-il pas me croire?» se lamenta-t-il.

Une dizaine de bourreaux s'acharnaient sur lui et des lambeaux de chair s'arrachaient de son corps, le sang coulait. Mais il s'affligeait du destin de sa patrie exposée au danger à cause du roi stupide et des hauts dignitaires devenus les jouets des espions plutôt que du supplice personnel et de la mort qui le menaçait. Malgré les cruautés du supplice, il resta muet, tandis que le roi, redoublant de méfiance, ordonna de le traiter plus durement encore. Une barre de fer chauffée au rouge laboura tout son corps; l'odeur désagréable de la chair brûlée fit détourner toutes les têtes; ensuite, une nouvelle bastonnade...

«Je suis un homme du Coguryo! criait-il. La "Jabongwa" est sur le territoire du Coguryo!»

Ces cris fervents résonnèrent à en faire vibrer toute la cour du palais. Ses os se brisèrent sous de durs coups successifs. Mais il cria de plus belle: «Je suis un homme du Coguryo!»

Certains, pris de sympathie à ces cris pathétiques, commencèrent à douter: est-il vraiment coupable de tels crimes?

Le fait était que cette voix patriotique, plus forte que la mort, touchait jusqu'aux plus méchants. Quelques mandarins conseillaient au roi: «Cette insistance accuse l'innocence du criminel. Nous suggérons à Sa Majesté le roi de contenir un instant sa colère et de le laisser un certain temps en vie pour s'informer davantage.»

Le roi trouva cette suggestion raisonnable. Il pensa: si, en cas d'événement, la tuile m'avertit, comme Miichon l'a déclaré, je serais blâmé d'avoir été stupide. Et, avant de se retirer dans sa chambre du pavillon intérieur, il demanda impudemment à Miichon s'il avait quelque chose à dire pour la dernière fois.

«Moi, je n'ai pas peur de la mort. Je tiens à réaffirmer, oui,

qu'il y a certainement un espion dans la cour et que donc, Sa Majesté le roi devrait redoubler de vigilance de sorte que notre grand royaume de Coguryo ne perde pas ses couleurs», dit-il en sanglotant.

Miichon fut déporté dans une île solitaire sur la mer de l'Est de la Corée. Malheureusement, en route, il trouva la mort. Même en expirant, il implorait: «Ma "Jabongwa", défends bien notre pays!» et pria les escorteurs de tourner sa tête vers le mont Taesong. Ses yeux restaient ouverts comme pour garder à jamais la «Jabongwa».

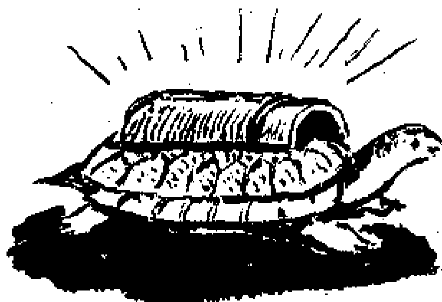
* * *

Quelques années plus tard, les envahisseurs étrangers, convoitant cette tuile magique, assaillirent le Coguryo.

La nuit, on remarqua une vive torche, bleuâtre, sur le sommet du pavillon Jangsu au mont Taesong. Tout étonné, on se rua vers le pavillon, mais, de près, ne trouva rien. Cependant, de loin, on remarquait distinctement les vives flammes monter. Avertis par ces flammes, tous les postes d'alarme du pays allumèrent en même temps leurs torches, signal annonçant l'agression étrangère.

Ce fut ainsi que l'invasion ennemie fut apprise à temps, permettant à l'armée du Coguryo de refouler les envahisseurs et de défendre son pays.

C'est alors seulement que le roi se souvint de Miichon et le chercha. Mais Miichon avait déjà quitté le monde. Grâce à ce martyr qui était brûlant de patriotisme, le Coguryo a pu sauvegarder fermement son territoire contre toute invasion étrangère.



Légende du «lac Michon»



Miichon avait quatre fils. Au jour où il devait partir en déportation, sur le brancard, il les appela près de lui et leur formula ses dernières volontés en disant qu'il n'avait pas parfaitement accompli ce qu'il voulait faire.

Il insista sur la nécessité de construire de bonnes murailles et de les bien fortifier s'ils voulaient défendre leur patrie d'une éventuelle invasion étrangère.

Il leur confia ensuite qu'il avait enterré un précieux trésor relatif à la construction du rempart, sous une pierre quadrangulaire surmontée d'un pin solitaire.

Après sa mort, ses quatre enfants se mirent à chercher ce trésor: ils sillonnèrent tout le mont Taesong et fouillèrent tous les coins et les recoins, des rochers et des escarpements de la

montagne, nuit et jour, après avoir pris pour résidence la maison où leur père avait dirigé la fortification de cette montagne. Trois mois et dix jours s'écoulèrent, mais ils ne purent rien trouver. Ils étaient mortellement épuisés.

L'aîné encouragea ses frères: «Notre père a démontré l'esprit patriotique et la sagesse des gens du Coguryo. Comme il était de ceux-là, il nous a dû laisser ce qu'il nous faut savoir nécessairement. Nous devons le trouver coûte que coûte.»

Encouragés, ses trois cadets reprirent courage et renouvelèrent leur ferme résolution. Ce jour-là, ils fouillèrent toute la journée dans une profonde vallée et trouvèrent une source au pied d'un escarpement assez raide.

Cette source était-elle le trésor? Non, pas possible! Notre père avait dit qu'on le trouverait sous une pierre quadrangulaire surmontée d'un pin solitaire, pas vrai? Ils se remirent à l'investigation. Mais en vain. Nul part le trésor n'était trouvable.

Ereintés, ils rentrèrent dans la maison où leur feu père avait travaillé et s'assirent pour se reposer un instant, sur la bande de terre surélevée devant l'entrée. Or, l'aîné qui s'était appuyé contre un pilier, sentit quelque chose de gluant au dos et remarqua que c'était de la résine de pin du pilier. Tout à coup, il se souvint des dernières paroles de son père: un pin solitaire... une pierre quadrangulaire... Tiens! c'est bien ici! se dit-il, se mettant en sursaut. Il examina le pilier d'un œil scrutateur. La colonne, ce pin solitaire, se tenait juste sur une pierre quadrangulaire! Tout comme l'avait dit son père!

Oui, ça doit être juste ici! se disent-ils. Ils fouillèrent et découvrirent une boîte en bois enveloppée dans un carré d'étoffe.

«Voilà bien le trésor de notre père!» s'exclament-ils.

Mais qu'y a-t-il dedans? Un lingot d'or? se demandent-ils.

Non, il avait parlé de la construction des murailles...

Ils ouvrirent la boîte et découvrirent un livre bien emballé dans des papiers huilés. C'était le journal de construction des murailles, un recueil chronologique des expériences que leur père avait acquises de son vivant tout au long de la construction



d'innombrables forteresses en montagne ou en plaine de par le pays. Y étaient écrits en détail la configuration de chaque forteresse créée, la date de leur construction, les matières premières et les matériaux employés, ainsi que les problèmes techniques, notamment les méthodes de fortification appropriées aux conditions topographiques du Coguryo.

Le livre précisait également les détails de la forteresse du mont Taesong: l'envergure, la dimension, les problèmes techniques, la solidité, etc., ajoutant que vu sa situation géographique, elle était un rempart impeccable, mais laissait à désirer quant à l'eau potable, car l'eau y manquait et, avec les puits existants, pouvait poser des problèmes en cas de grands besoins. S'arrêtant sur la nécessité de créer une grande retenue d'eau, l'auteur indiquait: tout d'abord, il faudra découvrir les sources, construire ensuite un barrage haut et solide pour y réunir les cours d'eau et creuser, au pied du barrage, quatre puits aux parois en argile battue, de façon que l'eau venue du lac au fond du puits soit proprement filtrée et devienne ainsi potable en passant par les couches d'argile.

Le livre ouvert, ce legs de leur feu père, les quatre frères pleurèrent à chaudes larmes, profondément touchés par ses applications patriotiques marquantes.

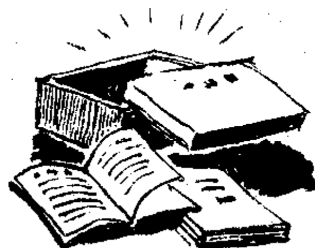
Quel patriotisme!

Comme il était intelligent!

Ils jurèrent de ne pas manquer à sa volonté par la construction d'un excellent lac utile à la patrie.

Le jour même, ils se prient au travail: chercher des sources, réunir les courants de l'eau, construire une retenue et creuser quatre puits.

Enfin, l'eau vint dans les puits en abondance. C'était vraiment une conception originale qui prouvait l'intelligence des gens du Coguryo et leur vie hautement civilisée. Inutile de dire que l'eau de ces puits fut très utile aux guerriers quand ils se battaient contre les envahisseurs. Plus tard, le lac créé fut appelé d'abord «lac Miichon», puis, de nos jours, plus simplement: «lac Michon».



LE GENERAL ONDAL



A l'époque du roi Phyonggang du Coguryo, un jeune homme nommé Ondal vivait avec sa mère aveugle non loin de la forteresse de Pyongyang.

Pauvre comme Job, il dut parfois escalader la montagne à la recherche d'écorces d'arbre et de racines d'herbes comestibles pour rapporter à sa mère.

Ses vêtements étaient donc toujours en loques et ses souliers sans talon.

Cependant, c'était un homme taillé en hercule: huit pieds de haut, un visage ovale aux grands yeux brillants. Quand il portait des charges de fagots sur son dos, il en avait le double, même le triple des autres.

Cet accoutrement pour un tel corps le rendait ridicule pour les habitants, les riches notamment, qui le tenaient pour presque idiot.

Ceux-ci l'invitaient parfois à manger chez eux quelques mets refroidis, pour profiter de sa force physique, mais il refusait net ces invitations, résolu à jeûner.

On lui criait alors:

«Hé! il a une belle mine, mais originaire d'une famille de vilains, il est complètement idiot. Le ventre affamé, il ne doit penser qu'à manger. Mais le voilà qui refuse de manger! Ha, ha, quelle andouille, ce type-là!»

Voyons pourtant ce qu'il fait le jour où un cortège de seigneurs passe par le village. On entend le long cri des laquais: «Garez-vous!» et tout le monde, sur les deux bords de la route, se met à plat ventre et dodeline de la tête, mais notre Ondal, lui seul, se tient tout debout, indifférent. Et il reçoit plus d'une fois une bonne volée de coups de bâton de la part de leurs escorteurs, qui, las de le battre, finissent par le traiter comme un imbécile.

Taciturne de nature, il était muet comme une carpe.

Les riches et les seigneurs l'appelaient donc on ne savait depuis quand U Ondal, ce qui veut dire Ondal imbécile.

«Il a une belle prestance, disaient les uns, mais il est

regrettable qu'il soit un homme de la plèbe!

—Mais est-il raisonnable pour être si hautain?» demandaient les autres.

La nouvelle se transmit de bouche à oreille et le nom d'U Ondal se fit connaître par tout le pays et parvint enfin aux oreilles du roi.

«U Ondal... Hum! C'est peut-être un sot en trois lettres?» dit un jour le roi, avant de partir d'un éclat de rire.

Celui-ci avait une fille qu'il aimait comme sa chair. On l'appelait «princesse Phyonggang». Mais, encore petite, elle était très énervée et pleurait à tout moment. Aussi le roi plaisantait-il souvent, la petite pleurnicheuse dans ses bras:

«Toi, une fille pleureuse, tu n'as pas droit à un beau garçon de famille noble. Je te marierai à U Ondal.»

Prenant de l'âge, la princesse devint très intelligente, éprise de justice et douée d'une volonté inflexible, ce qui faisait d'elle l'objet de l'affection des gens de la cour.

Elle grandit et atteignit l'âge de se marier. Puisque tout le pays avait vent de son intelligence, de nombreuses familles nobles de haut rang firent leur demande en mariage.

Le roi se décida donc à la marier à un jeune des Ko, une famille noble de haut lignage.

Le jour où devait être proclamé ce mariage, la princesse se présenta devant son père le roi et dit en inclinant humblement la tête:

«Papa, n'est-il pas raisonnable que je me marie à U Ondal?»

—Comment? à Ondal imbécile? Qu'est-ce que tu dis?

—Tu m'as toujours dit depuis mon enfance, en me voyant blottie dans tes bras, que tu me marieras à U Ondal, quand je serais grande, pas vrai?...

—Tu es un peu dingo! J'avais dit ça simplement pour plaisanter!...

—Mais ce que dit un roi est justement la loi dans son pays. Si l'on ne suit pas ce que dicte le roi, la loi de l'Etat sera impuissante, et de même, si moi, je ne respecte pas ce que tu m'as dit, tes

subalternes feront fi de tes ordres. Je pense donc qu'il faut observer ce principe pour gouverner le pays et le peuple.

—Oh, vaurienne que tu es! Oses-tu, en face de moi, dénigrer le prestige de ton père en tirant profit d'une simple plaisanterie que j'avais faite? En voilà une impardonnable! Va-t'en à dache, tout de suite!

Crois-tu que le roi d'un Etat puisse donner sa fille à un garçon de basse condition et, de surcroît, à cet imbécile-là bien connu de tout le pays pour ses idio-teries extrêmes?»

Voilà comment la jeune princesse fut chassée de la cour. La reine, sa mère, avait supplié le roi plus d'une fois, mais ne put l'amener à tourner casaque. Elle prépara un sac de pièces d'or et deux rouleaux de soie dont on chargea les chevaux. Les larmes aux yeux, elle laissa la fille quitter le palais en compagnie de ses domestiques.

* * *

Ce fut entre chien et loup que le cortège de la princesse arriva devant la hutte d'Ondal située dans une profonde vallée fort reculée.

Trop stupéfaite d'entendre le trottinement des chevaux et les murmures des gens, la mère d'Ondal restait béante un moment, les yeux aveugles grands ouverts. La femme de compagnie de la princesse lui exposa le motif de leur visite:

«La princesse Phyonggang est venue vivre chez vous, dès aujourd'hui, avec le jeune homme Ondal. Où est-il maintenant?

—Mon Dieu, quelle plaisanterie est-ce là! Il ne faut pas raconter n'importe quoi au hasard. Si vous avez pitié de cette vie misérable, de grâce, je vous prie de rebrousser chemin.»

La mère d'Ondal franchit le seuil de la porte à tâton et prit une attitude respectueuse sur le perron sous l'auvent.

Ondal rentra à ce moment, une immense charge de fagots sur le dos et s'en débarrassa dans la cour avec un bruit sourd. Il écarquilla les yeux.

Il roula d'un air ébahi ses grands yeux brillants sur les hôtes en beaux habits jamais vus de sa vie et puis sur les chevaux chargés de boîtes précieuses. Un parfum planait dans toute la cour. Et lorsqu'il aperçut sa mère devant la porte, à plat ventre, il se précipita vers elle pour la redresser. Il demanda:

«Maman, qu'est-ce que tu fais là? As-tu commis un crime contre ces dames et messieurs qui t'obligent à te tenir ainsi si bassement?

—Ecoute-moi, ces hôtes m'ont dit que la princesse est venue vivre chez nous. Est-ce possible?

—Tu dis?»

Ondal se retourna soudainement. Bien qu'il fût en haillon et que son visage ruisselât de sueur, étant couvert de poussière, il gardait toujours son air hautain et son attitude qui n'admet jamais de fléchir devant n'importe qui.

Les yeux de la princesse fulminaient aussi de joie, en croisant le regard du jeune homme, et elle eut le visage en feu.

La femme de compagnie de la princesse lui fit part respectueusement du motif de leur visite.

Malgré ces explications, il resta figé, incrédule, sans mot dire, en soutenant toujours sa mère. Et de secouer la tête:

«Voilà qui est impossible! Ça ne va pas bien assorti, une moitié de la noblesse et une autre moitié de la roture!»

Ceci dit, il entra dans la pièce en portant sa mère dans ses bras.

La princesse enleva alors ses habits de cour et se rhabilla en roturière. Elle retroussa les manches de sa veste, entra dans la cuisine, se mit à laver soigneusement la marmite.

Ayant compris l'intention de la maîtresse, la femme de compagnie alla puiser de l'eau, une cruche d'eau sous le bras, à la petite fontaine située devant la maison, tandis que le domestique déchargea les chevaux des boîtes qu'il entassa sous l'auvent.

La mère saisit son fils par la main et dit:

«Mon enfant, comment faire? Mon cœur bat la chamade et je ne pourrais plus supporter ça.»

Mais, sans dire mot, Ondal resta un moment songeur, puis

ramassa les vêtements usés, les calebasses et d’autres ustensiles qu’il emballa.

«Maman, dit-il, allons vivre ailleurs.»

La princesse entra alors sans bruit dans la pièce et, retenant les ballots, dit:

«La noblesse ou la roture n’est pas innée. Si l’on cultive avec ambition sa force et son intelligence et se raffermit dans sa volonté, il est bel et bien possible de se faire un grand homme illustre du monde. Je vous prie de comprendre mes sentiments envers vous. Si vous vous obstinez à partir pour m’éviter, ce serait une expression de manque de moralité humaine.»

Ondal resta coi.

«Vous apprendrez dès maintenant à lire et à jouer des armes, et votre nom sera sur toutes les bouches. Je ferai de mon mieux pour vous aider, insista-t-elle.

—Je suis U Ondal, imbécile comme on dit, s’épancha l’homme. Mais croyez-vous vraiment que je puisse devenir un tel homme?»

Voyant le jeune homme sérieux, la princesse comprit qu’il n’était pas du tout un sot comme on le disait, ce qui la réjouissait beaucoup.

Il arrive parfois dans le monde, se dit la jeune fille, qu’on trouve un jade enfoui dans l’argile... Ce gars-là est un homme de talent écrasé de misère et d’humiliation! Quelle chance d’avoir trouvé un tel homme! Je ferai tout mon possible pour l’aider.

La princesse en était là de ses réflexions, lorsque, sortant de sa méditation momentanée, Ondal déclara:

«Si je ne fais pas votre volonté alors que vous m’accordez votre confiance, je serais un vrai imbécile!

Je pars à l’instant même et j’apprendrai pendant trois ans l’art d’escrime, de tir à l’arc et l’équitation afin de devenir l’homme que vous désirez.

C’est alors que je me trouverai à la même hauteur que vous, mademoiselle, n’est-ce pas?

Mais je m’inquiète seulement de ma mère aveugle.



—Ne vous en faites pas tant! C'est moi qui m'occuperai de votre mère et du ménage à votre place!»

La princesse fut heureuse, lisant la sagesse, la fougue et la ferme volonté dans le cœur du jeune homme.

Moyennant les pièces d'or qu'elle avait apportées de chez elle, la princesse prépara pour lui tout ce qui était nécessaire à la vie dans la montagne: les treillis, un bon cheval, une épée, une lance, un bouclier, des flèches, un carquois, ainsi que le casque et l'armure qu'il devait porter en cas d'événement.

Ensuite elle lui proposa un maître érudit, un as dans l'art militaire sur lequel elle s'était informée d'avance.

Le jour de son départ, elle le reconduisit jusqu'au loin, lui réitérant:

«Je vous prie de ne pas oublier mon vœu de faire de vous un grand homme qui illustrera notre Coguryo et acquerra ainsi la renommée dans le monde.»

Ondal fut ému de sa sincérité et il la quitta avec une farouche détermination.

* * *

Trois années s'écoulèrent. Ondal s'appliquait avec énergie à l'exercice militaire.

Ayant remarqué en ce jeune homme une intelligence et une volonté peu communes, le maître lui apprit tous les secrets de l'art militaire et se fit très exigeant à son égard.

La nuit, au clair d'une bougie, il lui apprit à lire et à écrire.

Le jeune homme, peu habitué à cette vie, la trouva au début insupportable.

Il comprit pour la première fois comme l'escrime et le tir à l'arc étaient éreintants et fit l'expérience de ce que l'équitation était vraiment pénible.

Mais il pensa que tous les hommes en sont nés capables et que lui, il aurait tort de renoncer à l'art militaire et aux lettres pour devenir un homme utile au pays. Cette conscience l'amena à

redoubler d'efforts. Et il progressa si vite que le maître en fut épaté.

Enfin, une fois sur le cheval au galop, il survolait les hauts escarpements; quand il traversait une forêt, les sabres nus à deux mains, les arbres des deux côtés se couchaient et un large passage se faisait derrière lui; s'il tirait une flèche sur une volée d'oies sauvages, deux ou trois en tombaient à la fois du ciel.

Juste au moment où le cavalier allait terminer ses études de l'art militaire, on annonça qu'une compétition de chasse aurait lieu dans la plaine de Rakrang.

C'était une grande cérémonie qui se tenait au niveau de tout le pays chaque année au mois de mars, en présence du roi et des mandarins de la plus haute noblesse des cinq provinces du pays.

Le maître recommanda au jeune disciple d'y prendre part.

Celui-ci mit son casque et son armure et monta sur le cheval blanc qu'il avait dressé lui-même.

«Il est faux de prétendre que le roi, les seigneurs et les généraux ont leur propre souche particulière!» dit le maître satisfait et partit d'un éclat de rire.

Le terrain de compétition était paré de rideaux splendides.

A la tribune d'honneur, le roi, les grands seigneurs et les généraux avaient pris place; sur les deux côtés, les archers d'élite, les fines lames, les autres experts et les spectateurs; une vraie marée humaine!

Couverts de casques en or et d'armures en argent, les fils des grands dignitaires, montés sur leurs beaux chevaux qui galopent, dit-on, une centaine de lieues en une journée, affichaient de grands airs comme s'ils voulaient dire: qui ose se mesurer à moi?

On vit tout à coup un jeune homme entrer dans le terrain, sur un cheval blanc, en habit modeste mais avec un air imposant, à la charpente taillée en hercule, prompt et agile.

C'était Ondal, mais personne ne put le reconnaître.

Enfin, le son sonore du clairon retentit sur la plaine de Rakrang et les guerriers prétentieux, fiers de leurs talents, enfourchèrent leurs montures et partirent en chasse dans la forêt.

Ce n'était pas seulement une compétition de chasse, c'était aussi une parade de la puissance militaire et un exercice militaire du royaume de Coguryo.

Cela faisait partie également d'un grand rite, car avec le premier butin on organisait un grand office pour présenter les offrandes au ciel.

Le roulement de tambour, le son du cor et les cris secouaient la plaine de Rakrang. Un spectacle saisissant!

Qui gagnerait la première place d'honneur?

Au milieu de l'attention générale, peu de temps après le commencement de la compétition, on vit un chevalier sortir au galop de la forêt, deux grands cerfs sur le dos de son cheval, percés d'une seule flèche.

Une acclamation nourrie éclata dans l'assistance.

«Bravo! Qui est ce chevalier? Qu'on l'amène devant moi!» cria le roi.

Le jeune chevalier se présenta devant le roi et lui fit un salut militaire.

«En voilà un brave cavalier! Quel est votre nom et de quelle famille noble êtes-vous descendu?

—Sire, je suis un paysan pauvre qui demeure en dehors de la forteresse de Pyongyang. Je m'appelle Ondal.

—Comment?! Vous dites Ondal?»

Le roi, surpris, se redressa sur son trône.

A ce moment, le rideau de derrière le roi s'ouvrit légèrement et la princesse Phyonggang apparut devant son père, accompagnée de la reine, et lui fit une révérence:

«La fille de Votre Majesté, qui était absente depuis trois années, a l'honneur de lui présenter ses salutations, dit-elle et se mit en sanglots.

—Quoi, comment se fait-il?»

La reine lui expliqua sur un ton tranquille ce qui s'était passé entre temps.

«Hum...»

Le roi hôcha significativement la tête. Il promena encore une



fois ses regards sur la physionomie vigoureuse d'Ondal.

La princesse elle aussi ne le retrouvait qu'après trois ans de séparation.

Toute heureuse, elle pleura à chaudes larmes en remarquant son homme devenu un cavalier vigoureux, qui ne céderait en rien à personne.

Elle était sûre que ce jour ne manquerait pas d'arriver et que son chéri participerait sans aucun doute à la compétition de chasse.

«Ma fille, tu es bien brave.»

Les yeux du roi aussi montraient qu'il était en émoi.

«Ondal, viens près de moi», fit-il.

Le jeune chevalier monta au côté du roi.

Comme il est imposant et digne! se dit le roi, et son art militaire remarquable!... Cet homme, est-il vraiment l'ancien Ondal imbécile?

Le roi lui serra énergiquement la main, et des larmes de joie perlaient aux yeux de la princesse qui se tenait à son côté; mais la jeune femme souriait.

* * *

Par la suite, le général Ondal se tint toujours sur la première ligne des batailles contre les agresseurs étrangers et contribua grandement à démontrer la puissance du Coguryo. Il a servi jusqu'à ce que ses cheveux sur les tempes fussent blanchis, et son image s'est profondément gravée dans le cœur de tous les habitants du Coguryo.

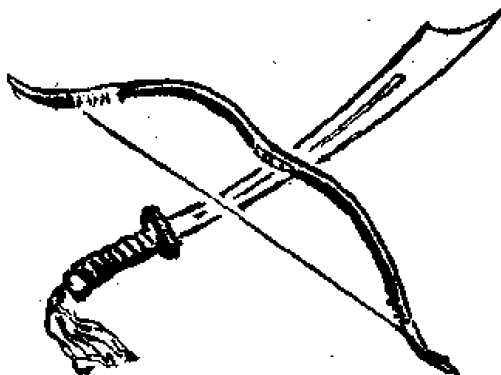
Voici ce qu'on dit de père en fils:

Le jour où il a décédé après tant de faits d'armes, son cercueil s'était collé à terre et ne voulait pas se détacher, comme s'il ne pouvait se séparer de sa patrie bien-aimée...

Alors, la princesse Phyonggang, maintenant une vieille femme, recommanda en caressant le cercueil:

«Tu as accompli des actions d'éclat dans l'intérêt du Coguryo et tu peux disposer!»

Sur ces mots, le cercueil s'est détaché du sol.





Le faon et la jeune domestique

Depuis des temps immémoriaux, la colline Changgwang est chère au cœur des Pyongyangeois. Les bois épais qui s'étendaient à partir du mont Taesong jusqu'à cette colline, via le mont Juam et la colline Moran, abondaient en gibier: ours, cerfs, lapins et de nombreuses espèces d'oiseaux.

Un jour de *Tano* (fête du cinquième mois lunaire—NDLR).

Une foule de femmes s'était rassemblée pour jouer à l'escarpolette au pied de la colline Changgwang, sous un saule pleureur. Deux jeunes filles endimanchées, montées sur la balançoire, s'efforçaient de voler toujours plus haut dans le ciel. Elles devaient toucher la petite clochette suspendue à une branche. Quand elles s'élançaient en l'air, laissant flotter au vent leurs rubans rouges, elles ressemblaient à une paire d'hirondelles, et les spectatrices les acclamaient et les applaudissaient.

Chaque année, les Pyongyangeois célébrèrent ainsi, du 4 au 6

mai, la fête de *Tano*, les uns au pied de la colline Changgwang, les autres dans la vallée Kyongsang ou sur la colline Moran. Tandis que les femmes jouaient à l'escarpolette, les hommes se mesuraient au terrain de lutte traditionnelle ou au champ de tir à l'arc.

Ce jour-là, alors qu'une multitude de femmes s'amusait au pied de la Changgwang, on vit monter sur la colline une fillette en loques, portant sur son dos un chevalet de portefaix. Elle devait avoir 14 ou 15 ans. Tout en haillons qu'elle était, elle avait un visage beau comme la lune et des yeux clairs et sages.

Mais qu'est-ce qui avait obligé cette jeune fille à travailler en ce jour férié? Il devait bien y avoir quelques raisons...

Ses vêtements tombaient en loques et les sandales de paille qu'elle traînait étaient aussi laides que les pattes d'une scolopendre géante. En grimpant la montagne, de temps en temps elle regardait avec envie le terrain d'escarpolette et tout à coup, s'arrêta pile: elle y avait remarqué «Madame» chez qui elle était domestique.

La patronne, enveloppée dans de la soie, portait à la ceinture d'éblouissantes breloques d'or et d'argent aux franges bleues et rouges. Elle traînait ses souliers de cuir, l'air hautain.

La fillette se rappela l'ordre que ce matin-là sa maîtresse lui avait donné, celui de puiser de l'eau pour remplir trois grandes jarres et de ramasser ensuite deux charges de fagots.

Tout à coup, la jeune fille poussa un «ah»: elle fut prise d'une crise de larmes qui allait jusqu'à lui troubler la vue. Elle se tourna brusquement et disparut dans le bois.

La fillette naquit au pied de la colline Changgwang. Elle s'appelait Man Ok. Une misère affreuse la priva de ses parents quand elle était petite.

A l'agonie, s'inquiétant de sa petite solitaire, sa mère avait prié ses voisines de la soigner à sa place. Celles-ci avaient elles aussi la vie dure, mais s'étaient occupées de la fillette à tour de rôle. Or, un jour, quand elle allait avoir huit ans, un seigneur nommé Hong, notable du village, se porta volontaire pour l'élever chez lui en promettant de la bien soigner et même de la marier quand elle



aurait atteint l'âge convenable.

Mais une fois remise chez les Hong, Man Ok devint une petite bonne à tout faire: nourrice, cuisinière et même ramasseuse de fagots! Elle grandit dans ces multiples corvées et humiliations.

La vie étant insupportable, elle pensait de plus en plus à sa mère et caressait l'espoir de vivre heureuse un jour, comme celle-ci l'avait voulu, dans un monde où il n'y aura pas de persécution ni de brimade. Mais ce n'était qu'un beau rêve.

Retenant son cœur douloureux et sa crise de larmes, Man Ok se mit à couper du bois d'arrache-pied.

Elle en avait ramassé tant qu'il lui serait difficile de porter sur son chevalet de portefaix.

Tout à coup, elle entendit un bruissement confus dans les buissons derrière elle et vit en sortir un petit animal.

C'était un faon en peau luisante.

«Je vous demande quartier», demanda-t-il.

La jeune fille comprit qu'elle avait affaire à l'animal poursuivi par des chasseurs et s'indigna contre ces méchants qui voulaient abattre un animal encore tout jeune.

Man Ok le cacha à la hâte dans ses amas de fagot.

Après quelques moments, deux chasseurs apparurent comme prévu et lui demandèrent:

«De quel côté s'est-il enfui le faon?»

A première vue, elle reconnut qu'ils étaient des dignitaires, qui étaient venus chasser dans les bois, le jour de *Tano* en grande tenue en dédaignant de se divertir au terrain de lutte avec les paysans.

«Juste de ce côté-là!» répondit-elle en indiquant du côté opposé à celui d'où était venue la bête.

S'ils fouillent mes fagots? La fillette avait le cœur serré. Mais par bonheur, les chasseurs se précipitèrent dans la direction indiquée. Les fagots remuèrent aussitôt et le faon en sortit.

«Merci, mille fois merci! Oh, quelle bonté! Je ne sais pas comment récompenser ces bienfaits!»

Otant soigneusement les brins de paille tachés sur la peau de

l'animal, Man Ok dit:

«Non, ça ne vaut pas une bienfaisance. Retourne-toi vite chez ta mère! Ces méchants-là peuvent revenir d'un moment à l'autre.»

Mais le faon, les yeux pleins de reconnaissance, ne voulait pas la quitter bientôt.

«Suivez-moi, s'il vous plaît», dit-il.

La fillette, curieuse de savoir ce qu'allait faire le petit animal, se mit à le suivre. Où l'amène-t-il? Mais le voilà qui s'arrête.

Le faon l'avait conduite à un site pittoresque: un ruisseau limpide murmurait et les rochers abrupts entourés d'arbres offraient une belle vue.

Qui connaissait un tel site dans la colline Changgwang? se demandait la fillette en regardant autour d'elle, quand son guide fit venir sa mère la biche et ses frères les faons. Celle-là se répand en remerciements devant l'enfant:

«Je ne sais par quoi je pourrais répondre à votre bienfaisance à vous qui avez tiré aujourd'hui mon fils d'une catastrophe.»

Alors le faon qu'elle avait sauvé apporta on ne savait d'où une plante sous les dents. Une plante médicinale aux petites fleurs rouges et à trois branches munies chacune de cinq feuilles vertes.

Man Ok comprit qu'il s'agissait du *sansam* (ginseng sauvage), car elle avait vu parfois son maître en train de préparer des tisanes avec pareilles plantes. La biche cria:

«Mes enfants, amenez la mademoiselle généreuse au champ de *sansam*!»

Les cerfs, escortant la fillette en avant et en arrière, la conduisirent à une clairière au pied d'un précipice et commencèrent à danser joyeusement.

C'était un champ de cette plante médicinale en pleine floraison.

*   *   *

Man Ok, fille au cœur d'or, aimait toujours les montagnes, les rivières et les gens de son village natal, et même les bêtes

sauvages. La voilà bien récompensée!

Elle déterra des racines de *sansam* dont elle chargea à plein son chevalet et rentra dans le village.

Elle les distribua aux pauvres du village et grâce à ces plantes médicinales, elle put se débarrasser, dit-on, de sa vie de domestique humiliante.

Pourtant, on ajoute une autre histoire curieuse sur la colline Changgwang.

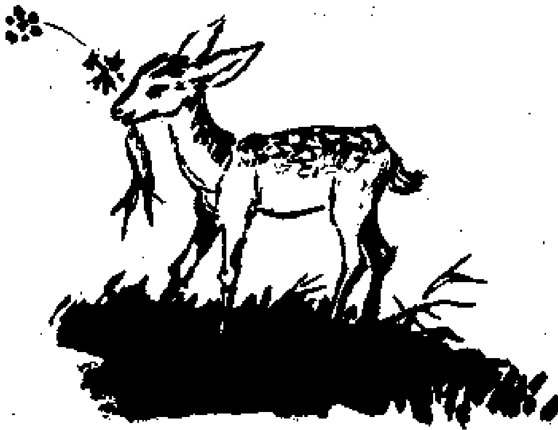
La voici:

Ayant appris la nouvelle du champ de *sansam*, ce vilain Hong chuchota à l'oreille de sa femme: «Ces *sansams* étant si nombreux qu'une simple domestique puisse en disposer, nous en aurons plus que la petite vaurienne!»

Et tous les deux partirent, un grand filet en bandoulière, à la recherche de ces plantes rares, mais jamais on ne les vit rentrer.

On dit que les gens envoyés à leur poursuite découvrirent entre deux rochers le bonnet de ce Hong et les parures que sa femme avait portées le jour de *Tano*.

On affirme: «Ce couple de malhonnêtes n'aurait pu se métamorphoser en anges, il a dû donc assurément être enlevé au loin par des tigres géants dans leur tanière de la vallée du mont Taesong!»





La femme aux pattes de cerf et ses deux fils

C'était à l'époque du royaume de Coguryo (de 227 av. J.-C. à 668).

Sur le mont Soktha, dans la région de Jungsan au littoral ouest de la Corée, un homme nommé Ukyong vivait de la terre qu'il cultivait. Versé dans l'art militaire et en possédant de profondes connaissances, il formait des jeunes gens pleins d'avenir pour en faire des personnes capables en matière de défense nationale.

Parmi ses disciples figurait Ulji Mundok, qui allait être plus tard un prestigieux commandant militaire du Koguryo.

M. Ukyong avait une femme vertueuse, intelligente, magnanime. Fort patriotique, celle-ci faisait de son mieux pour que ses deux fils apprennent beaucoup de leur père dès leur enfance. Elle insistait surtout pour qu'ils s'initient à l'art militaire et soient lettrés.

Or, elle avait de drôle de pieds. Ils ressemblaient aux pattes d'un cerf. Voilà pourquoi on l'appelait la «femme aux pattes de cerf». Ses deux fils en avaient eux aussi de pareils.

Vint la mort subite de M. Ukyong. Tous les disciples, sans parler de sa famille, regrettèrent beaucoup cette perte.

Suivant la volonté de son mari, la femme s'occupa elle-même

de l'éducation de ses enfants, tout en travaillant la terre au pied du mont Soktha.

Tous les deux, sages et intelligents, se distinguèrent des autres enfants dès leur plus jeune âge. Quand ils jouaient à la guerre, ils se comportaient toujours en chefs.

Un jour qu'ils jouaient à la guerre, ils punirent un enfant qui avait violé la discipline. Or, cet enfant se tua en tombant par mégarde du haut d'un précipice.

C'était le benjamin d'un homme influent de la région.

Inquiète pour ses deux fils, la femme les emmena la nuit même au bord de la mer de l'Ouest de la Corée.

Par chance, elle y trouva une barque et y fit monter à bord ses fils. Se rappelant soudain qu'elle avait oublié des provisions dans son départ hâtif, elle retourna au village, laissant ses deux gosses sur la barque.

Tout à coup, un vent terrible se leva et la barque se mit à dériver comme une feuille morte.

Lorsque la mère revint avec un ballot de vivres, le bateau était déjà en pleine mer.

Elle appela les enfants avec impatience, mais le bateau s'éloignait de plus en plus. Elle cria à tue-tête:

«Mes fils, n'oubliez jamais votre patrie, le Koguryo, où que vous soyez!»

Malgré ses appels implorants, le bateau disparut pour un coin inconnu, les deux petits à bord.

La perte de ses enfants déchirait le cœur de la mère.

Est-ce qu'ils ont entendu la dernière volonté de leur mère?!...

* * *

Par la suite, la femme s'installa au mont Taesong et trouva plaisir à élever des cerfs.

20 ans après!

Une grande armée d'agression assaillit le Koguryo. Le général Ulji Mundok était alors chargé de la défense.

On racontait sur lui ces deux histoires: une femme honnête qui habitait la vallée Jokson, au pied du mont Soktha, avait découvert un jour, à son retour des champs, un groupe d'oiseaux qui couvaient ensemble un gros œuf; elle l'apporta chez elle et le fit éclore. Ainsi naquit le petit Ulji Mundok. Alors qu'une nuit l'enfant marchait, un sac de sel sur le dos, il trouva une bête qui l'empêcha de continuer et il l'abattit avec un bâton; à sa grande surprise, c'était un grand tigre.

Les envahisseurs étaient fort nombreux par rapport aux effectifs du Koguryo. La lutte allait être difficile.



Un jour, une personne aux tempes grisonnantes se fit annoncer au commandement du général Ulji Mundok et lui demanda de l'admettre dans l'armée bien qu'elle fût déjà vieille.

C'était la femme aux pattes de cerf vêtue en habit d'homme.

Le général reconnut la femme de son ancien maître qu'il respectait et fut fort touché de son patriotisme. Cependant, il ne pouvait la laisser aller au champ de bataille où se livraient des combats sanglants. En le voyant indécis, la femme déclara, l'air grave: «Je ne serais plus une femme du Koguryo si je restais sans rien faire, me croyant trop vieille, en ce moment critique où la patrie est en danger. Comme vous le savez bien, mes deux fils sont perdus, personne n'est là pour réaliser la volonté de leur père! Alors, me voilà à leur place!»

Le général, touché, lui serra la main et promit de partager avec elle vie et mort dans les combats pour la sécurité de la patrie.

Un jour, le général pensa qu'il fallait bien savoir tout d'abord la situation de l'ennemi, pour établir une stratégie.

Il alla seul au camp ennemi, proposa des pourparlers comme si l'on voulait la paix et se renseigna ainsi sur la situation qui régnait dans le camp adverse. Après quoi il retourna à cheval.

Or, alors qu'il était sur le chemin de retour, l'ennemi comprit la supercherie et mit plusieurs commandants à sa poursuite, avec la consigne de lui couper la tête dès qu'il aurait été pris.

«Un mot à vous dire! Arrêtez-vous un instant!» criaient les poursuivants dans un nuage de poussière.

L'intention de l'ennemi était claire au général qui ne s'arrêta point.

«Les pourparlers sont déjà terminés. Qu'avez-vous encore à me dire? Je suis pressé et je retourne!» dit-il, tenant toujours son cheval au galop.

La lune se levait à l'est du ciel.

Tout à coup un grand fleuve se présenta devant le général. A ce moment critique, le général vit un bateau s'approcher de lui sans bruit, et il s'embarqua à toute hâte.

Le bateau glissa vers le milieu du fleuve. Une belle femme en

tenue de fée ramait. Le général reconnut en elle la femme aux pattes de cerf.

«Madame! Comment êtes-vous venue ici?» demanda-t-il.

Mais la femme, sans y répondre, cria à l'adresse des commandants ennemis arrivés au bord du fleuve:

«Le général Ulji du grand Koguryo est un fils venu du ciel. Aujourd'hui, je suis venue l'escorter sur ordre du roi du ciel. Renoncez à le poursuivre, c'est peine perdue. Retournez chez vous!»

Les adversaires écarquillèrent les yeux et virent nettement au clair de lune une fée qui escortait le général Ulji qui, debout sur le pont, les yeux dirigés vers le ciel, un grand sabre à la main comme une canne, s'écria d'un ton ému:

«Le sentiment patriotique du peuple étant si ardent, notre Koguryo prospérera éternellement.»

Les commandants ennemis sur la rive murmuraient: «Voilà qui est au-dessus du pouvoir humain! Le ciel aide le Coguryo. Repartons vite.»

Et ils disparurent.

* * *

Le général Ulji, rentré sain et sauf au camp, établit une tactique basée sur les données de la situation ennemie: attaquer l'ennemi en diversion pour le fatiguer et lui faire épuiser les provisions, puis le frapper par derrière pour le précipiter dans le fleuve et l'écraser. Grâce à cette tactique ingénieuse, le pays pouvait être sauvé.

Les francs-tireurs étaient nombreux à harceler l'ennemi. Ils le frappaient dans le dos, lui infligeant de grands coups. Or, le bruit courut que deux généraux aux pieds pareils aux pattes de cerf commandaient leurs opérations.

La femme aux pattes de cerf rencontra à la hâte le général Ulji et lui demanda de lui permettre de partir pour s'en informer.

Mais ce dernier la dissuada en ajoutant qu'il enverrait un



homme en mission pour le confirmer car elle était trop vieille pour cela.

«Ces deux généraux, insistait la femme, sont peut être mes fils et je dois y aller moi-même. Une mère connaît ses enfants mieux que personne, n’est-ce pas?»

Elle partit. Pas de doute possible, se dit-elle. Ils sont mes fils! Peut-on trouver dans ce monde d’autres enfants que les miens qui aient des pattes de cerf?

Brûlant de revoir ses fils, devenus sans doute de farouches combattants, elle traversa les champs de bataille acharnés et rejoignit enfin une troupe conduite par ces deux généraux.

A première vue, elle reconnut ses fils. Mais elle leur dit qu’elle était une soldate du général Ulji Mundok et une mère qui cherchait ses deux fils perdus depuis plus de 20 ans. Puis elle ôta ses chaussures en leur montrant ses pieds nus.

Les deux généraux reconnurent du premier coup qu’elle était leur mère et se déchaussèrent à leur tour.

Tous les trois avaient des pattes de cerf... Retrouvailles émouvantes après 20 ans:

«Maman!...

—Vous étiez bien mes enfants!»

La mère les prit tous les deux dans ses bras.

* * *

Voici ce que les deux fils ont raconté à leur mère: il y a 20 ans, mise à la dérive par une violente tempête dans la mer côtière, leur barque échoua sur des rivages d’un pays inconnu et les enfants rencontrèrent une personne généreuse qui s’arrangea pour qu’ils soient éduqués par un grand maître fort en armes et en lettres; ils devinrent enfin deux généraux. Ils n’ont jamais oublié leur patrie, le Coguryo, respectant la volonté de leur mère qui les avait appelés ce jour-là, au bord de la mer.

Un jour, ils apprirent que leur patrie était en danger et rentrèrent dans leur pays pour combattre les agresseurs, et les voilà

devant leur mère bien-aimée, vieillie de corps mais rajeunie d'esprit par son patriotisme!

Les deux généraux aux pattes de cerf, en coopération étroite avec le général Ulji, battirent l'agresseur de front et par derrière et contribuèrent à remporter une grande victoire pour le Coguryo.

On dit que par la suite la femme aux pattes de cerf retourna sur le mont Taesong, où elle creusa un étang pour les cerfs et passa le reste de sa vie à élever ces animaux.



L’île Rungra, une île déplacée par l’eau



Cela se passa il y a quelques centaines d’années.

Un de ces jours où le fleuve Taedong débordait à cause d’une longue pluie, à l’aube, les habitants de Pyongyang furent étonnés de voir une grande île apparaître devant la falaise Chongryu de la colline Moran.

«Comment s’est-elle faite? dit l’un.

—S’est-elle déplacée de l’amont? Ou bien a-t-elle émergé des profondeurs du fleuve? Pas possible!» dit l’autre.

La nouvelle ne tarda pas à parvenir à l’oreille du préfet de Pyongyang.

Au début, celui-ci n’en crut rien, mais toute la ville en parlait; alors il envoya quelques subalternes confirmer la nouvelle. C’était vrai! Une île vraiment immense! Avec des emplacements de maison, des champs couverts de sable.

Au cœur de l’île se dressaient drus de jolis saules pleureurs, dans les branchages desquels seuls des cigales chantaient, insouciantes aux changements de leur monde.

Cette nouvelle énigmatique se répandit à la ronde en un clin d'œil et, une marée humaine se précipita autour de l'île.

Juste en ce temps-là l'arrondissement de Songchon fut pris d'un grand émoi. L'île qui se trouvait au milieu de la rivière Piryu, affluent du fleuve Taedong, avait disparu subitement.

«Où est-elle allée, une si grande île? dit quelqu'un.

—Elle n'aurait pu flotter, pas possible!...» s'exclama l'autre.

«Trouvez-la vite!» cria le maire de Songchon, affolé.

Tous furent mis en branle, mandarins et gens du commun. Mais on ne trouva pas par où elle avait disparu.

Le maire s'inquiéta des comptes qu'il devait rendre aux autorités supérieures au sujet de l'île de son ressort, disparue à cause des pluies diluviennes, mais il regrettait plutôt les impôts qu'il soutirait aux insulaires, dont la plupart étaient paysans ou pêcheurs.

On examina de près si elle n'avait pas sombré dans l'eau en crue, mais on n'en trouva aucune trace.

Quel drôle d'incident, disait-on.

Quelques habitants de l'île, qui étaient venus au chef-lieu de l'arrondissement, se retrouvèrent tout à coup sans gîte ni feu.

Ils passèrent quelques jours à chercher leur île en amont et en aval, tout en pleurant, mais elle restait introuvable, seuls les bruits de l'eau débordant résonnaient.

Il y avait parmi eux un jeune homme, qui était allé au bourg se procurer des médicaments pour le compte de sa mère malade, le jour où commençaient les grandes pluies.

Il se mit à descendre suivant le courant d'eau; il avait faim, il tombait souvent, mais à la pensée de sa mère, il se relevait et marchait le ventre vide.

Au bout de quelques jours, il arriva au-devant de la falaise Chongryu.

Le tonnerre cessa de gronder et le ciel s'éclaircit.

Le jeune homme trouva un attroupement de badauds au bord du fleuve.

Qu'est-ce que c'est? Il s'approcha de la foule et demanda le



pourquoi à une personne.

L'homme interrogé indiqua le milieu du fleuve et lui dit qu'une île avait apparu après quelques jours d'inondation.

On dit, ajouta-t-il, que le dragon du Taedong, très en colère, en serait l'artisan.

Le jeune homme regarda et trouva en effet une grande île au beau milieu du fleuve. Ne serait-ce pas mon île perdue par hasard? Tout en s'interrogeant, il se jeta à l'eau et s'approcha d'elle à la nage. C'était elle! mais il n'y trouva rien, ni maison ni champ. Aucune trace connaissable! Mais pourtant, c'était bien son île, familière! Eperdu, il fouilla toute l'île, à droite et à gauche, à la recherche de sa maison, et ne trouva cependant que quelques ustensiles de ménage ensevelis sous des couches de sable. Où était sa mère bien-aimée?

Les larmes semblaient avoir tari; il se frappa la poitrine de son poing comme s'il voulait ouvrir son cœur, il leva ses yeux vers le ciel, triste, éperdu...

C'est ainsi qu'on apprit que l'île de la rivière Piryu de la contrée de Songchon avait été déplacée à côté de la colline Moran, sur le fleuve Taedong à Pyongyang.

* * *

Or, même après ce déplacement de l'île, le cupide maire de Songchon ne cessa de réclamer des impôts en prétendant qu'elle appartenait à son arrondissement.

On y avait construit à nouveau des maisons et fait des rizières et d'autres champs non rizicoles. On rentrait de bonnes récoltes. Il était clair qu'il ne voulait pas la céder si facilement.

Pour les insulaires la situation était ennuyeuse.

Que l'île appartienne à Pyongyang ou à Songchon, cela leur était égal. Ils devaient payer des impôts. Mais ils devaient pour cela voyager jusqu'à Songchon. C'est pourquoi ils présentèrent une pétition au préfet de Pyongyang pour que cette île appartienne à Pyongyang.

Le préfet ordonna au maire de Songchon de la rendre à Pyongyang. Mais celui-ci fit la sourde oreille.

L'ordre du préfet était en principe irrévocable. Pourtant, à cette époque-là, les lois et les disciplines de l'Etat étaient troublées plus que jamais, car, au lieu de veiller sur les affaires administratives, les dignitaires des autorités centrales ne donnaient de la tête qu'à saigner à blanc les gens du commun pour se remplir les poches.

On pouvait à l'époque vendre ou acheter à discrétion le poste du préfet ou du mandarin, si l'on avait de l'argent. Voilà pourquoi il était naturel que le mandarin méprisât l'ordre du préfet.

Mis en colère, le préfet de Pyongyang cria au maire de Songchon de déplacer immédiatement l'île jusqu'à la zone administrative de Songchon.

Le maire de Songchon, aussi rusé qu'il fût à extorquer de l'argent à la population, n'était pas en mesure de porter l'île sur le dos. C'est ainsi qu'elle fut mis enfin sous le contrôle de Pyongyang. Comme elle ressemblait à une pile de draps de soie déployés, lorsqu'elle était en pleine verdure, on l'a appelée «île Rungra», à savoir île de soie.

Histoire de «Wangsongthan»

Cela se passa à l'époque où le royaume de Koguryo combattait contre une agression étrangère. L'ennemi, qui avait poussé jusqu'à Pyongyang, prit position dans une vaste plaine située au-delà du fleuve Taedong, et lança plusieurs attaques contre la forteresse de Pyongyang. Les défenseurs du Coguryo, grâce à leurs fortifications puissantes, combattirent avec vaillance.

L'ennemi, comptant sur sa supériorité numérique, cherchait à leur faire céder la forteresse par une guerre prolongée.

Or, une grande pluie inattendue fit déborder le fleuve.

Le déluge était défavorable à l'ennemi qui devait franchir le cours d'eau. Fort découragé, les armes en faisceau, l'ennemi attendait la baisse de l'eau, et las d'attendre, s'adonnait comme tous les jours à la buverie.

Entre temps, l'armée du Coguryo, tout en se dépensant pour les exercices et l'armement, se prépara à surprendre l'ennemi, au



moment où il s’était relâché.

Mais la crue du fleuve posait pour elle aussi un problème, ce qui affligeait les soldats du Coguryo.

Parmi ces derniers, il y avait un jeune guerrier nommé Wangson. Il avait des parents et une femme qu’il chérissait. C’était un brave, renommé pour sa vaillance dans les combats.

Tandis que nous restons indécis, pensait-il, l’ennemi peut nous surprendre, et d’ailleurs, mes gars risquent de s’ennuyer avec le temps; en ce cas, il nous sera impossible d’aller opérer à l’autre rive du fleuve pour battre l’ennemi.

Il décida de traverser lui-même, à la nage, pour essayer.

Il se peut que je meurs, se dit-il, mais cela rehaussera le moral de mes gars, dans leur résolution de battre l’ennemi.

Et il cria à ses compagnons d’armes:

«Nous ne pouvons plus attendre la baisse de l’eau! Suivez-moi!»

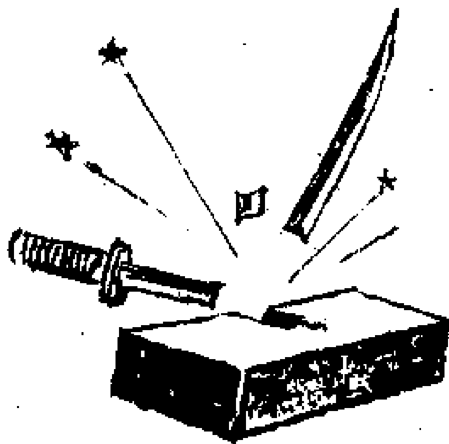
Il se jeta dans le courant impétueux et se mit à nager. Mais il ne put réussir, le fleuve étant trop élargi par la crue. Le courant en courroux engloutit l’homme épuisé. Ce spectacle plongea tout le monde dans l’anxiété.

«Vengeons la mort de Wangson!» s’écriaient des voix dans le camp.

Chose étrange! Le lendemain matin, on fut étonné de voir sur le fleuve des pierres émerger de l’eau dans la direction par où le jeune guerrier avait passé.

«Le patriotisme de Wangson a fait naître un pont!» Se disant ainsi dans leur for intérieur, les soldats du Coguryo se relevèrent comme un seul homme, franchirent le cours d’eau profitant de ces pierres et fauchèrent les ennemis retranchés dans la plaine de Tongdaewon. Les survivants s’enfuirent à la débandade.

Pour glorifier les actions de sacrifice de Wangson, on a appelé «Wangsonthan» par son nom l’endroit où il s’était jeté à l’eau. Plus tard, cette appellation fut remplacée, disait-on, par «Wangsongthan», *than* signifiant le passage à gué.



Les briques de corail du palais royal d'Anhak

Cela se passa à l'époque du royaume de Coguryo.

Après avoir transféré sa capitale à Pyongyang, le Coguryo se mit à bâtir le palais royal d'Anhak au pied du mont Taesong.

Pour cela, on mobilisa de célèbres maçons, charpentiers, peintres en bâtiment et briquetiers de tous les coins du pays.

La construction dura longtemps.

On dit que pas une tuile ni une colonne du palais n'a été réalisée sans tragédie.

Le sol du corridor central entouré des murailles de terre du palais fut pavé de briques rouge foncé. On raconte à ce propos cette histoire tragique:

Un grand nombre de mandarins vêtus d'habits de soie pompeux, en souliers de cuir, et des généraux en bottes cloutées ont passé dessus sans qu'ils eussent su qui avait fabriqué ces briques.

Au début, on avait prévu de recouvrir de corail le sol de ce grand couloir qui relie tous les bâtiments, belvédères et pavillons, mais par manque de matières, on s'était résigné à le revêtir de briques de couleur corail.

Et l'inspecteur général de la construction du palais confia cette tâche à un certain Isadal, un briquetier habile et expérimenté.

«Toi, tu t'arrangeras pour revêtir le sol du couloir de briques

corallines avant la fin de ces travaux, sinon tu es perdu. Si, au contraire, tu y réussis, tu auras ton plus grand désir assouvi!»

Isadal était fils d'un serf de la cour. Il avait hérité de lui la technique de briquetage et de riches expériences. Célibataire âgé de 30 ans, il désirait vivement s'affranchir de ses conditions d'esclave avec Noulaki, son amie d'enfance, maintenant demoiselle de la cour, qui avait grandi dans le même village que lui sur la rive du Taedong, non loin du château royal en construction.

Il ne leur était pas permis même de se voir, bien qu'ils vécussent dans la même enceinte royale. La moindre allusion amoureuse pouvait coûter à l'un comme à l'autre la peine de mort. Isadal n'était qu'un esclave soumis à la corvée.

La musique bruyante de la cour était pour Noulaki moins agréable que le chant des cigales qu'elle entendait sous le saule pleureur, quand elle était petite, au bord du fleuve Taedong, en s'amusant avec son petit ami Isadal, et les superbes pavillons paraissaient à ce dernier moins familiers que la hutte qu'il avait fréquentée la main dans la main avec elle.

Paver le long couloir du palais en briques ayant la même couleur que le corail qui se forme dans les profondeurs de la mer, voilà un travail qui stupéfia le briquetier.

Mais l'espoir de la réussite, qui lui permettrait pourtant de récupérer son amoureuse et de se libérer de l'esclavage le réconforta: il sillonna dans tous les coins du pays, recueillit diverses sortes d'argile qu'il fit cuire en employant des centaines de sortes de charbon de bois et divers colorants, mais il ne put obtenir une brique de la couleur voulue. Il s'adonna jour et nuit au mélange de différentes matières premières comme poudre de minerai de fer et de jade et au réglage de la chaleur du feu, mais c'était peine perdue.

Une fois, il était allé au large cueillir des corails et constater leur couleur avec amertume.

Dix ans s'écoulèrent depuis son premier essai de cuisson et 1 500 fois il renouvela l'expérience. Sans résultat. Il se lamenta,

les yeux levés vers le ciel.

Ses cheveux commencèrent à grisonner, il se faisait vieux, tandis que Noulaki vivait dans les larmes, enfermée dans la cour.

Ni les fleurs épanouies des jardins de la cour, ni les chants du rossignol sur les branches d'arbres touffus, ni les beaux paysages d'automne ne purent la satisfaire et la réjouir. Chaque fois que la neige tombait doucement à gros flocons, elle la recevait sur ses paumes, s'en frottait les joues rougies à la pensée des pétales de fleurs d'abricotier qu'elle prenait autrefois dans sa main en s'amusant avec Isadal sur les bords du fleuve Taedong, au-delà de la muraille du palais.

Ni les habits de soie élégants ni les objets de parure en or ou en argent ne lui apportaient le bonheur et les mets exquis lui étaient amers.

A chaque nouvelle de son échec, elle s'affligeait en pensant aux peines qu'aurait eues son ami en passant par monts et par vaux, et elle allait, en pleine nuit, prier à la dérobée pour sa réussite.

Toutefois, Isadal n'obtenait jamais la couleur demandée.

Au bout de dix années d'efforts soutenus, il avait obtenu une couleur ressemblant au corail, mais ce n'était pas tout à fait de couleur corail. C'était une brique d'un rouge tirant sur le noir. Attristé, il se frappait la poitrine avec la brique. Il savait que l'invention d'une telle brique n'était pas liée seulement à sa propre destinée mais qu'il s'agissait de montrer au monde l'intelligence du peuple du Coguryo.

Il s'impatientait de plus en plus, ainsi que ses collaborateurs, tandis que les travaux de construction du bâtiment principal touchaient à leur fin. Approchait le jour où il devait paver le couloir.

«Apporte-moi les briques!» ordonna l'inspecteur général.

Isadal exposa une de ses briques.

«Hein? est-ce la couleur corail? Ma parole est formelle et irrévocable! Es-tu décidé à mourir? hurlait-il.

—Excusez-moi, monsieur. J'ai fait de mon mieux. Voilà ce

que j'ai obtenu après la mille cinq centième cuisson depuis dix ans. Mes cheveux ont blanchi, répondit humblement le briquetier, sans remords au cœur.

—Qu'on lui coupe la tête, tout de suite!» cria l'autre, intrépide.

Il ordonna de rassembler tous les serfs et toutes les dames de la cour. Il voulait leur montrer comment allait être puni celui qui avait manqué à son ordre. Personne ne put l'en dissuader, car il était épaulé par un ministre influent.

Les briquetiers, les maçons, les charpentiers, les forgeurs, les orfèvres, les dames d'honneur et les serfs furent rassemblés.

Le briquetier fut conduit sur le lieu d'exécution.

Noulaki tomba évanouie à la vue de son amant, debout, la tête haute devant les soldats de peloton, armés de glaives.

Indifférent à l'événement, le rocher Seunnyeu, au pied duquel elle était venue souvent prier avec tant de sincérité, s'élevait toujours près d'elle.

Enfin, les bourreaux s'approchèrent du briquetier, les sabres luisants levés haut vers le ciel.

Isadal porta ses regards sur les demoiselles d'honneur, mais il n'aperçut pas sa bien-aimée. Ah, alors on se sépare ainsi pour toujours? se dit-il en fermant doucement les yeux.

«Qu'as-tu à dire avant de mourir?» retentit la voix de l'inspecteur.

Isadal leva haut la brique rouge qu'il tenait dans sa main jusqu'alors, et s'écria:

«Mesdames et messieurs, regardez-moi! Pendant dix ans, mes cheveux ont blanchi et cette brique est imprégnée de mon sang!»

Ce cri rappela Noulaki à la vie. Tout en chancelant, elle se fraya un passage à travers la foule.

A ce moment, un autre briquetier qui avait peiné avec Isadal, s'approcha de lui et se planta à côté de lui et cria:

«Permettez-moi de mourir avec lui. Après la mort d'Isadal, on nous chargera de cuire des briques corail à sa place, mais nous sommes moins doués que lui. Mieux vaut mourir maintenant avec



lui que d'être punis après sa mort.»

Les autres collaborateurs d'Isadal montèrent sur l'échafaud à son instar et entourèrent leur ami.

«Tuez-nous avec!» s'écrièrent-ils.

Les maçons, les charpentiers, les forgeurs et les orfèvres les suivirent eux aussi en criant:

«Nous mourrons ensemble!»

Affolé, l'inspecteur général hurla en reculant d'un pas:

«Chassez-les d'ici et tranchez vite la tête d'Isadal!»

Les soldats s'élancèrent pour les écarter du condamné.

Il y eut une bagarre.

On vit tout à coup briller une lame à la main d'un bourreau: un «ah» s'éleva parmi la foule. «Vlan!» Or, ce n'était pas la tête d'Isadal qui tombait, mais bien l'instrument qui se brisait.

Isadal avait paré au coup avec sa brique rouge, qui lui servit de bouclier.

Un autre leva son glaive, qui se cassa aussi en deux sur la brique.

Les coups successifs des couteaux ne purent marquer la moindre égratignure sur la brique.

La foule s'agitait. Une autre chose surprenante se produisit dans le rang des dames de la cour: les cheveux de Noulaki, qui avait poussé un cri de détresse à chaque coup d'épée, étaient devenus soudainement blancs comme un linge.

La foule s'animait de plus en plus, prête à se soulever.

L'inspecteur adjoint chuchota quelques mots à l'oreille de son supérieur:

«La mort d'Isadal peut entraîner une révolte. Il serait bon de le libérer au plus tôt.

—Comme il vous plaira», dit à peine l'inspecteur général, et il s'en alla.

Isadal fut relâché et mis en liberté. En même temps, la fille aux cheveux blancs fut chassée elle aussi de la cour.

«Isadal!...» cria Noulaki en courant vers son chéri qui flânait comme autrefois le long du fleuve Taedong, son pays natal.

Elle tomba devant lui.

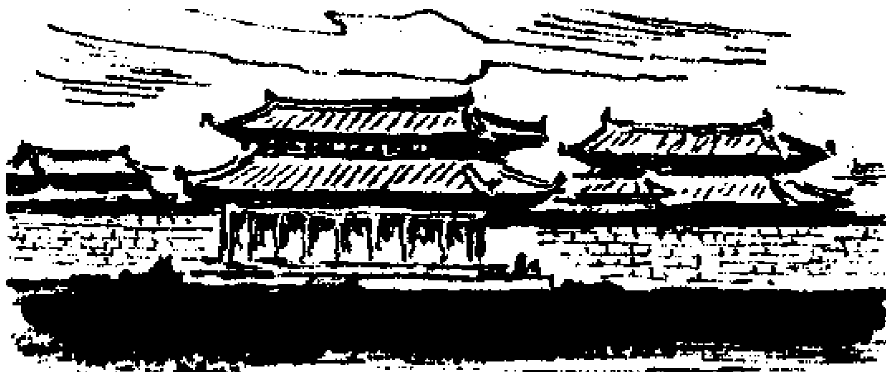
«Tiens, te voilà libre!...» s'exclama de surprise son ami en l'embrassant.

Tous les deux éclatent en sanglots, ces amoureux qui n'avaient jamais pu se revoir, quoiqu'ils se trouvassent à deux pas l'un de l'autre.

Leur jeunesse, fleur de l'âge, fut foulée et maintenant ils ont de la neige sur la tête. Mais délivrés des fers d'esclave, ils retrouvèrent leur printemps, bien que tard; ils marchaient la main dans la main, sur les rives du Taedong.

* * *

Aujourd'hui encore, les briques rouges découvertes sur l'emplacement du palais royal d'Anhak, qui datent de plus de 1 500 ans, ne trahissent pas le moindre défaut.





Histoire des étangs frères

A l'époque féodale de la dynastie des Ri (1392-1910), dans la région de Pyongyang, il y eut une révolte paysanne contre la tyrannie des gouvernants. L'armée des insurgés, retranchée sur le mont Taesong, infligeait des coups foudroyants aux bureaucrates fieffés et aux mandarins régionaux.

Parmi les insurgés il y avait deux frères, l'aîné nommé Taegap et le cadet Taeul. C'étaient deux hommes taillés en hercule: ils se tinrent toujours en avant dans les combats et protégèrent leurs compagnons d'armes comme leurs propres frères. Ceux-ci les suivaient et aimaient.

Ils naquirent dans une famille de paysans pauvres. Dès leur tendre enfance, ils aidèrent leurs parents à défricher et à cultiver la terre.

Le frère aîné était tellement fort qu'il soulevait un bœuf à lui seul, tandis que le cadet était agile et habile à l'escrime; tous les deux étaient bien connus à la ronde pour être des champions en lutte traditionnelle.

Un jour, les gouvernants tuèrent leur père en l'accusant d'avoir ameuté les paysans et prirent à la famille terre et bœuf de trait.

Ce bœuf était la bête que Taegap avait obtenue comme prix

dans une compétition de lutte, lors de la fête de *Tano* (fête du cinquième mois lunaire — NDLR). Quant à la terre, c'était une parcelle que les deux frères avaient défrichée et fertilisée avec leur père jour et nuit en se serrant la ceinture.

Comme il avait été heureux, leur père, le jour où l'aîné était rentré chez lui avec cette bête! Il avait accroché une clochette au cou de l'animal et labourait la terre avec lui, le cœur en joie. Il semblait que les rides disparaissaient sur son front. Comme il était content lorsqu'il discutait avec ses fils dignes et robustes, assis devant lui, sur le moyen de fonder une vie nouvelle! Et les deux frères ne purent jamais oublier ses regards affectueux. Ils grincèrent les dents devant sa mort injuste et serrèrent les poings de colère. Quand leur arriva la nouvelle d'une révolte, ils s'y engagèrent les premiers.

«Mettez-nous au premier rang. Nous partirons à l'instant même pour détruire la préfecture de Pyongyang!» sollicitèrent-ils, assoiffés de vengeance.

Le chef des insurgés leur conseilla, les mains sur leurs épaules:

«Mais qui d'entre nous ne couve pas une telle vengeance? Notre grande œuvre ne pourra s'accomplir si on se laisse aller à un sentiment personnel ou à une indignation momentanée. Il faut que nous nous entraînions beaucoup et nous unissions dans une seule volonté pour avoir plus de force et d'intelligence au point de pouvoir écraser les ennemis du peuple.»

Ils s'adonnèrent passionnément au maniement du sabre. On reconnut en eux un hercule et un champion d'escrime. Ils étaient très habiles en tout. Notamment, le son de la grande flûte dont jouait l'aîné pendant les pauses, ainsi que le pipeau du cadet, appelait les insurgés à l'héroïsme dans le combat.

«Quand avez-vous appris à jouer?» demanda-t-on un jour.

L'aîné garda tout à coup le silence, la tête basse, Un moment après, le frère cadet répondit d'une voix larmoyante:

«Notre père a été injustement tué et nous ne pouvions nous débarrasser de son souvenir, alors nous avons commencé à fifrer.»

Tous les insurgés avaient les mêmes chagrins que ces deux

frères, et se réconfortèrent, au son de ces instruments, dans leur résolution de se venger de l'ennemi.

La nuit, quand la lune levée au-dessus du sommet de Jujak inondait de sa lueur toutes les vallées du mont Taesong, on entendait les airs pathétiques de ces instruments et les insurgés y joignaient leur voix pleine de colère, de rancune et de vengeance contre les exploiteurs.

Ces frères, au cœur tendre et magnanime, se dépensaient toujours pour aider leurs compagnons: quand l'un de leurs gars tombait malade, ils en prenaient soin comme de leur propre frère, et en hiver, ils n'hésitaient pas à céder leurs habits aux mal vêtus.

Un jour, un rapport urgent arriva au commandement des révoltés: une dizaine de gars, envoyés au champ de bataille, furent pris et jetés dans la prison de Pyongyang.

Le commandement se réunit d'urgence pour discuter des mesures à prendre pour les sauver. Il décida de forcer la prison par une attaque surprise. Il fallait d'abord dépêcher un homme en reconnaissance dans la forteresse de Pyongyang.

Taeul se porta volontaire. Il se déguisa en marchand de fagot, pénétra dans la forteresse et s'informa sur les mouvements des gardes et la situation de ses compagnons incarcérés. Heureusement, il comprit que quelques jours après, à l'occasion de la fête de *Tano*, une compétition de lutte traditionnelle aurait lieu devant le pavillon Ryongwang; le préfet y assisterait et, après la compétition on décapiterait les insurgés arrêtés.

On se réunit de nouveau au commandement et décida ce qui suit: au jour de la fête de *Tano* Taegap, l'aîné, participera à la compétition, tandis que Taeul, le cadet, se mettra en embuscade près du pavillon Ryongwang et tuera le préfet au moment où son frère aîné entrera en lutte. Entre temps, les autres insurgés prendront d'assaut la préfecture et libéreront les prisonniers.

Malheureusement, la compétition prévue fut suspendue, le préfet étant subitement rappelé à Séoul et remplacé par un nouveau venu.

Le plan allait avorter. Les deux frères se proposèrent d'agir:

«Il faut sauver nos gars au plus tôt. Nous nous en chargerons à nous deux. Si nous craignions la mort à ce moment critique, nous ne serions plus dignes de l'armée des insurgés, fidèles à leurs obligations!

—Voilà de braves gars, dit le chef, mais cette opération est au-dessus de la force d'un ou deux hommes.

—Mieux vaut agir à deux qu'à plusieurs pour franchir la muraille de nuit, répliquèrent-ils. Nous partons ce soir même, car on dit qu'un banquet d'adieu aura lieu ce soir en l'honneur du préfet sortant et il ne faut pas manquer cette occasion.»

Ils partent ainsi en mission, franchissent la muraille, tuent d'un seul coup un geôlier et sauvent leurs gars incarcérés. Trop émus, ceux-ci embrassent les deux frères. Les plaies causées par des tortures affreuses les empêchaient de marcher.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied de la muraille, en s'entraidant et en se soutenant, une voix s'éleva: «Halte, qui vive?» Les gardiens furent alarmés. Ils se mirent par groupe de plusieurs dizaines à la poursuite des évadés.

Tandis que le frère aîné aidait ses gars à franchir la muraille, le cadet, prompt et habile à jouer d'épée, coucha d'un trait cinq ou six assaillants.

Le frère aîné, maintenant libre de ses gars sauvés, rejoignit son cadet, et tous les deux fauchèrent une vingtaine de gardiens à plate couture.

Tout à coup, on entendit les chants et les rires cristallins des courtisanes du côté du bureau du préfet. Le banquet d'adieu allait bon train.

Taeul, blême de colère, cria à son frère aîné:

«Toi, t'occupes des survivants, moi, je vais trancher la tête à cette fripouille de préfet!»

Quand il fut arrivé à la préfecture, le maire s'était déjà enfui. On apprit plus tard qu'un des gardiens de prison qui avait échappé à grand-peine au coup fatal du sabre de deux frères, s'y était présenté ensanglanté pour l'avertir d'une attaque éventuelle de deux guerriers de l'armée des insurgés.



Le frère cadet retourna près de son aîné qui se tenait sur sa défensive contre une foule de soldats.

«Allez, prenez-ça, salauds!» cria-t-il en bondissant sur eux. Six ou sept hommes furent couchés en un clin d'œil, les survivants reculèrent un instant pour repartir à l'assaut, comptant sur leur supériorité numérique.

«Mon frère, cria le cadet, franchis vite la muraille. Je me charge à moi seul de ces gredins-là!

—Non, vas-y toi, et dis au commandant de partir en offensive ce soir même, et ajoute que la garde de la préfecture est fichue!»

Mais il était trop tard. Le frère aîné était blessé par plusieurs endroits, et le frère cadet ensanglanté. Les renforts d'ennemi arrivèrent par centaine et encerclèrent les deux jeunes qui se battaient en héros.

«C'est au nom de mon père!» criait l'aîné, en brandissant son sabre.

«C'est au nom du peuple!» hurlait l'autre en enfonçant son arme.

Chaque coup de sabre de ces guerriers résolus faisait rouler une tête.

Cependant, les adversaires étaient trop nombreux pour ces deux frères grièvement blessés et ensanglantés. C'est ainsi que les deux vaillants combattants de l'armée des insurgés du mont Taesong trouvèrent une mort héroïque.

La nouvelle fouetta le sang aux insurgés qui se préparaient au combat décisif, résolus à anéantit l'ennemi. Pendant les pauses, entre deux exercices ou le soir, les insurgés, réunis là où les deux frères avaient joué de la grande flûte et du pipeau, versaient des larmes en leur souvenir, et juraient vengeance.

Comme ils étaient généreux! disaient les uns. Ils étaient deux tigres devant l'ennemi! prétendaient les autres. On eût l'impression que les deux frères étaient toujours près d'eux. Les larmes qu'avaient versées les insurgés en souvenir des deux disparus firent naître deux étangs, l'un un peu plus grand que l'autre.

Plus tard, on les appelait étangs frères. L'eau de ces bassins était si salée, disait-on, que les poissons ne pouvaient y habiter.

Histoire d'Othan, «passage à gué des corbeaux»



L'histoire remonte au temps de la Guerre patriotique d'*Imjin* (1592-1598).

Une troupe de l'armée japonaise qui avait pénétré dans notre pays, se retrancha à l'est de Pyongyang au-delà de l'île Yanggak, avant de progresser en franchissant le fleuve Taedong.

Les agresseurs auraient voulu attaquer la forteresse de Pyongyang sur leur lancée, mais ils hésitaient: en premier lieu, ils craignaient les défenseurs de la forteresse et, en second lieu, ils ne savaient par où ils pouvaient traverser le fleuve, car ils en ignoraient la profondeur.

Un jour, on vit croasser des centaines de corbeaux qui s'étaient posés sur la partie à gué en amont de l'île Yanggak.

«Tiens, c'est de mauvais augure! dit quelqu'un.

—Maintenant que le passage à gué est découvert, il est hors de doute que l'ennemi va nous attaquer ce soir!» dit l'autre.

On s'inquiéta, en remarquant, sur l'autre rive, quelques soldats japonais planter un poteau en jacassant.

«Certainement, ces fripouilles-là traverseront le fleuve à gué. Il faut que nous soyons fin prêts au combat!» se disaient les soldats

et les habitants de la forteresse, lorsque se produisit un étrange phénomène sur ledit passage à gué.

Un moine, vêtu d'une soutane noire comme corbeau, entra dans l'eau, le pantalon retroussé, pour traverser le fleuve par où s'étaient réunis les corbeaux. On était au crépuscule.

«Qui est-ce? dit quelqu'un.

—Un traître de bonze? Attrappez-le!» fit l'autre.

On crie, on écume de rage. Mais le bonhomme, indifférent, continuait sa traversée. Quand il arriva au milieu du fleuve, un vent terrible se leva et amena un nuage gros de pluie qui couvrit tout le fleuve.

Il fit nuit.

Tout le monde, à l'intérieur de la forteresse, resta sur le qui-vive toute la nuit pour faire face à une éventuelle attaque des Japonais, mais il n'y eut aucun signe de mouvement de l'ennemi. La nuit aurait été trop noire pour opérer.

Le jour pointa, le nuage et la brume se dissipaient lentement et le Taedong montrait sa silhouette obscure. Seule une écharpe de brouillard persistait à la surface de l'eau.

Comme s'ils avaient attendu ce moment, les soldats japonais se jetèrent en foule dans l'eau.

Bizarrement, ils se dirigeaient vers là où l'eau était la plus profonde, non pas vers le passage à gué par où le bonze avait traversé l'eau. Egarés par la brume, ils se débattaient dans l'eau.

Juste à ce moment, les défenseurs de la forteresse leur tirèrent une grêle de flèches. Les ennemis furent décimés en masses et les survivants prirent leurs jambes à leur cou, laissant morts et armes dans l'eau.

Pourquoi avaient-ils tenté de traverser le fleuve par là où le lit était le plus profond, sans regarder le pieu qu'ils avaient planté eux-mêmes pour se repérer à l'aide des corbeaux?

Plus tard, un prisonnier ennemi devait préciser: le poteau avait été déplacé à leur insu. On se souvint alors du moine en soutane et personne ne sut d'où il était venu et qui était-il.

Nombreux étaient à l'époque les bonzes qui, enrégimentés



dans les troupes de francs-tireurs, se battaient contre les Japonais. Ce moine-là en était du nombre.

Depuis lors, les habitants de la forteresse ont appelé cet endroit où étaient descendus les corbeaux Othan, c’est-à-dire le «passage à gué des corbeaux».



Le prunellier sauvé

Au temps jadis, une jeune fille qui s'appelait Ryook vivait avec son père dans la forteresse de Pyongyang.

Dès son enfance, elle se mit à aimer passionnément les fleurs, notamment celle du prunellier.

Considérant cette tendance louable, son père prit grand soin du prunellier planté à l'arrière-cour.

C'était un vieil arbrisseau, mais il s'épanouissait le premier au printemps et ses fleurs exhalaient des parfums suaves tout à l'entour. Eprise de ces fleurs, Ryook se trouvait toujours auprès de l'arbuste.

Or, un jour, un ordre de la cour royale tomba: abattre tous les prunelliers plantés autour des maisons! La raison? On disait que ces fleurs ressemblaient aux dessins imprimés sur les murs intérieurs de la résidence royale.

Et voilà des gens des autorités qui dirigent l'abattage partout dans le pays. C'était un vrai scandale.

On allait abattre tous les prunelliers de la forteresse de Pyongyang.

La nouvelle déçut le père qui, en soupirant, s'adressa à sa fille:

«Ryook, il me semble que notre prunellier lui aussi ne pourra y échapper. On dit qu'un grand nombre de gens qui avaient refusé d'abattre leurs arbustes ont été accusés d'avoir désobéi à l'ordre du

roi et condamnés à la déportation ou à la guillotine.

—Papa, répliqua la fille, lui caressant la main, pourquoi on coupe tous ces arbrisseaux à belles fleurs? Pourquoi on veut rendre le pays désertique, sans fleurs de prunellier?»

Elle avait raison, bien que petite, et son père ne put lui répondre.

«Papa, dussé-je me faire tuer, je ne permettrai pas d'abattre mon prunellier», décida-t-elle.

Les yeux embués de larmes, elle se précipita vers son arbrisseau dont les branches étaient chargées de neige. Elle l'embrassa et s'écria d'un ton larmoyant:

«Tu as grandi avec moi. Je t'ai aimé et toi, tu m'as donné des fleurs fraîches et belles et ton parfum, n'est-ce pas?

Mon bon prunellier, je te défendrai au prix de ma vie.»

L'arbuste, comme s'il était reconnaissant de ces déclarations, laissa tomber, en guise de fleur, des flocons de neige tout blancs sur la tête de la jeune fille.

Emu de la bonne foi de sa fille, le père lui aussi se décida, quitte à être condamné au supplice, à sauver son prunellier. Il l'enveloppa soigneusement pour qu'il soit méconnaissable aux yeux des autres.

Enfin apparurent les fonctionnaires administratifs aux alentours de la maison de Ryook et fouillèrent d'une maison à l'autre.

Les voisins de Ryook pensèrent à l'attachement de la jeune fille innocente aux fleurs de prunellier plutôt qu'à leurs propres arbrisseaux écrasés, et crièrent aux abatteurs, prêts à entrer chez Ryook:

«Hé, vous n'y verrez qu'un vieillard avec sa fille unique. Il est si pauvre qu'il n'est pas en mesure d'entretenir un seul pot de fleurs, moins encore de planter un prunellier.»

C'est ainsi que seul le prunellier de chez Ryook put échapper dans la forteresse de Pyongyang.

C'était le seul arbre de cette espèce qui survécut dans le pays.

Pourtant, il n'y a pas de secret qui ne se fasse connaître au

monde.

Un jour, des fonctionnaires des autorités centrales, qui en étaient informés on ne savait comment, apparurent à Pyongyang et firent irruption chez Ryook sans raison apparente.

Ayant remarqué un arbrisseau à l'arrière-cour, ils hurlèrent:

«On vous fera voir ce que c'est d'avoir désobéi à l'ordre du roi et trompé le royaume.

—Messieurs, ce n'est pas un prunellier, mais un abricotier», se défendit le père, pour parer à leurs menaces.

Le fait était que le prunellier vieux de plusieurs années ressemblait à un abricotier dans bien des points, les boutons de fleur étant encore recouverts de neige. Il était par conséquent difficile de distinguer nettement s'il s'agissait d'un abricotier ou d'un prunellier.

Après avoir fait le tour de l'arbuste, l'un des intrus vociféra: «Eh bien, soit, mais nous savons même que cet arbre porte des fleurs blanches. Nous attendrons la floraison et restons à la préfecture. Si des fleurs blanches apparaissent sur cette plante, toi et ta fille, n'espérez pas avoir la vie sauve!» Et ils s'en allèrent.

Le moment pénible fut passé, mais comment les fleurs blanches du prunellier pourraient-elles devenir pourpres comme celles de l'abricotier?

Le père et la fille étaient sur le gril. L'homme sentit l'imminence d'un grand malheur et s'y résigna.

Cependant, comme le suggérait sa fille, il attendit d'admirer une dernière fois la blancheur immaculée et le parfum de la fleur de prunellier.

Mis au courant de l'incident, les voisins s'inquiétaient.

«Un grand malheur s'abat sur la famille de Ryook, dit l'un.

—Quel pays! On ne nous permet même pas d'aimer les fleurs!» s'exclama l'autre.

Une fois la floraison venue, tout serait perdu, la belle fleur de prunellier et la fille aussi belle que cette fleur!

Indifférent à cette affliction, le printemps s'annonçait en faisant fondre la neige, et les boutons de fleur du prunellier se

mirent à gonfler à vue d'œil avec les jours.

Quand ils s'ouvrirent, ces boutons, on verra des pétales tout blancs, ça serait la dernière fois que je verrai ces fleurs. Qu'importe que je meurs, mais la fleur de prunellier disparaîtra à jamais de notre pays! se lamenta la jeune fille, une nuit où tombait sans bruit la dernière neige, caressant l'arbre, soufflant sur les boutons.

«Mon bon prunellier, tu es le seul du pays, à belles fleurs! Je te prie de porter des fleurs roses d'abricotier, ne fût-ce que ce printemps», implorait-elle nuit et jour, près de la plante.

Enfin, les boutons de fleur, pleinement grossis, se mirent à s'ouvrir.

Ah, mon bon prunellier! s'impatientait la jeune fille.

Rongée de chagrin, elle ne put les regarder en face. Elle ferma les yeux.

Les boutons éclos commencèrent à répandre un parfum plus que jamais agréable.

Enivrée par cette odeur suave, elle ouvrit les yeux malgré elle et tressaillit d'étonnement.

«Ah! tu es teinté de rose! En voilà la fleur d'abricotier... Papa!... cria-t-elle en courant vers son père, qui était au lit, s'en remettant à son destin. Papa, notre prunellier porte des fleurs d'abricotier!

—Tu dis?»

Le père se précipita vers l'arbrisseau en faisant flotter au gré du vent ses cheveux blancs et, les larmes aux yeux, il frotta ses joues contre les pétales pourpres de fleurs.

«Merci, mon bon prunellier!» murmura-t-il.

A la nouvelle que les fleurs s'épanouirent chez Ryook, les gens des autorités y accoururent, mais ils n'y virent que des fleurs roses d'abricotier en plein épanouissement.

«Nous en étions pour notre peine!»

Ils s'en allèrent en grommelant.

«Merci, mon beau prunellier!» répéta la jeune fille.

Elle pleura à chaudes larmes en tenant dans ses bras le



branchage du prunellier, unique plante de son espèce qui ait survécu dans le pays. Et le prunellier, comme pour exprimer ses gratitudes à la fille qui, sans avoir peur de tout pouvoir, l'avait défendu au péril de sa vie, exhalait un parfum particulièrement suave.



Le Général au Marteau

Il était une fois, à l'époque du royaume de Coguryo (de 277, av. J.-C. à 668), un jeune forgeron nommé Soeme (marteau de fer — NDLR) qui vivait dans le village de Solkunul, un peu éloigné de la forteresse de Pyongyang.

A l'âge de 16 ans, il fut appelé sous les drapeaux. Le jour où il dut partir garder la frontière, au loin, il fit non sans émotion le tour de sa forge. Que d'outils il y avait forgés depuis son enfance en brandissant son marteau! Il se rappela des pioches, des haches, des sarcloirs, des faucilles, des charrues ainsi que des couteaux et des lances qu'il y avait faits et caressa une fois de plus son marteau.

Orphelin dès son plus jeune âge, il avait grandi chez le tonton forgeron, ami de son père, qui s'était occupé de lui comme de son propre enfant, et il avait passé là des jours agréables avec Pong Son, la fille du tonton. Ces souvenirs l'empêchaient de partir.

Pourtant, il trouva juste de partir, conscient de l'importance de son service militaire pour la défense du pays et il dit adieu aux parents de Pong Son et se mit en route.

«Deviens un homme qui sait servir pour sa patrie et son peuple», lui dit à son départ le tonton forgeron qui, fidèle à ses obligations morales, avait tout fait pour qu'il reçoive une éducation scolaire avec Pong Son.

La jeune fille lui promit que jusqu'à la fin de son service militaire de trois ans et trois mois, elle filerait, une bobine par jour, tisserait et lui confectionnerait un habit en l'attendant.

Soeme en était très heureux. Il savait que, dès son enfance, comme lui, elle avait été éduquée par son père pour qu'elle trouvât moral de tenir ses promesses, et que donc tous les deux, jamais ils ne manqueraient à leur parole.

Le jour même, la fille se mit à filer soigneusement.

Un an s'écoula sans qu'elle s'en fût aperçue.

Un jour, le cortège d'un seigneur s'arrêta sous le tilleul situé à l'orée du village.

On reconnut Kim Tok Ku, un riche qui habitait à trois lieues de la forteresse de Pyongyang.

C'était une fine mouche habituée à pressurer le peuple sous la protection d'un dignitaire très influent à cette époque dans la forteresse.

Il avait un grand nombre de serfs non seulement chez lui mais aussi dans plusieurs localités éloignées de dizaines de lieues de sa maison. Il était un de ces individus qui cherchait chicane et faisait tort, à qui que ce fût, à la moindre offense.

Ce jour-là il avait fait arrêter son cheval à la vue de Pong Son qui rentrait dans sa maison avec la cruche d'eau.

Il convoqua sur-le-champ le père de Pong Son et lui ordonna sans rime ni raison d'envoyer sa fille chez lui. Il l'enjôla: la fille ayant belle mine, il l'amènerait chez lui où il l'élèverait bien pour la marier comme seconde femme à une famille noble. Ce fourbe comptait offrir la fille comme concubine à son dignitaire supérieur de Pyongyang.

Le père refusa, mais l'insolent y fit la sourde oreille et lui annonça qu'il lui enverrait un de ses hommes pour emmener la fille, et partit. Quel deuil chez Pong Son alors! La mère, inquiète

du sort de sa fille unique, finit par tomber malade, tandis que le père en fut désolé jusqu'à en oublier son repas de toute la journée.

Enfin, arrivèrent les sous-fifres de Kim Tok Ku. Ils menacèrent: Voilà un ordre des autorités. Si vous y obéissez docilement, on vous distribuera des terres et enverra du riz, sinon, rien d'agréable! Sachez-le bien et conduisez-vous raisonnablement!

On sait bien que ce vaurien de Kim Tok Ku, épaulé par les autorités, ne se gênait pas le moins du monde pour supprimer en secret un vilain qui lui déplaisait ou le soumettre à des supplices affreux en pleine cour devant la mairie avant de le jeter en prison.

Cependant, les parents de Pong Son ne purent s'y résigner.

«Non, nous ne pouvons vous laisser l'emmener. C'est notre unique soutien. Si les autorités se conduisent aussi déraisonnablement jusqu'à forcer à se déshonorer une fille fiancée à un soldat, comment le peuple pourrait-il se fier à l'administration?» ripostèrent-ils.

Mais les voilà qui sont accusés pour avoir désobéi à l'administration: le père fut atrocement frappé sur place et s'écroula dans le sang; la mère, qui se démenait en s'accrochant au palanquin, reçut un coup de pied terrible qui l'envoyait rouler par terre. La fille fut forcée de quitter ses parents en détresse, elle serra les dents.

Dussé-je mourir, jura-t-elle, je ne les laisserai jamais faire de moi un jouet de plaisir pour ces bêtes. Oh, Soeme, mon chéri, quelle montagne ou quelle rivière de la frontière gardes-tu maintenant, sans savoir où j'en suis dans mes tourments?

Comme un poussin pris dans les griffes d'un aigle, Pong Son, avec au cœur une rancune implacable, fut jetée dans une pièce isolée à l'arrière-cour de chez Kim Tok Ku.

Celui-ci chargea une de ses vieilles cuisinières de la surveiller et puis s'adressa à Pong Son: Tu es encore jeune. Tu resteras donc un certain temps chez moi. Une fois chez le grand seigneur, tu auras une vie de coq en pâte.

Mais toutes ces séductions mielleuses étaient vaines pour

remuer la jeune fille, résolue une fois pour toutes. Des étincelles de haine jaillissaient de ses yeux comme pour montrer son air farouche, qui n'admettait de personne qu'on s'approchât d'elle.

Elle se lamenta: Ah, jusqu'au retour de Soeme, il reste encore deux ans et trois mois... Même s'il est de retour, comment pourrais-je le revoir? Mais, dussé-je mourir, je resterai en vie jusqu'à son retour et lui raconterai tout!

C'est ainsi que Pong Son, malgré sa tristesse et ses tourments cruels, continua de filer chaque jour, comme elle l'avait promis à son amoureux.

Pour lui faire changer son fusil d'épaule, Kim Tok Ku lui offrit des vêtements de soie, des pierres précieuses et des objets de parure éblouissants comme des boucles d'oreille et des bracelets en or, mais elle n'y prêta aucune attention.

Par bonheur, la vieille cuisinière était généreuse, elle comprit bien le chagrin de Pong Son et, mangeant et se couchant à côté d'elle, elle prit soin d'elle avec affection. Garde une ferme volonté, disait la bonne d'un ton encourageant, le jour viendra à coup sûr où les malfaiteurs seront écrasés.

Un an s'écoula ainsi après qu'elle fut enfermée dans cette pièce infernale, et elle acheva plus de 700 pelotes. C'était long comme un jour sans pain.

Elle se mit à tisser avec ses pelotes. La bonne généreuse lui avait procuré un métier à tisser et lui apporta quelques nouvelles de ses parents. Mais elle ne put lui confier que sa mère avait presque perdu la raison après que sa fille fut enlevée et que son père, qui s'était rué chez Kim Tok Ku, en brandissant son marteau, avait été assassiné et jeté au bord du chemin. Elle avait pleuré à la dérobée de la jeune fille en se frappant la poitrine.

Tic tac... tic tac... Le bruit du métier à tisser résonnait jour et nuit. Pong Son y vouait toute son âme. A ces bruits, Kim Tok Ku se réjouit en croyant qu'elle s'était résignée à se laisser marier et qu'elle tissait ses vêtements de noces.

Chaque fois que le maître voulait intervenir, la bonne lui conseilla de ne pas troubler son âme devenue tranquille et de la

laisser faire. Kim Tok Ku, tout méchant qu'il était, hocha de la tête en signe d'affirmation.

Pong Son finit de tisser, elle tailla l'étoffe et se mit à faire un habit pour Soeme. Elle voulait ardemment que cet habit devienne une armure de corps qui protégerait Soeme contre tout danger; elle souhaitait que son fiancé ayant mis cet habit devînt un hercule sans pareil dans le monde et vînt écraser tous les malveillants.

C'est ainsi que trois ans et trois mois passèrent. Le jour où Pong Son effectuait une dernière retouche à son ouvrage, Soeme rentra de son long service militaire. S'il avait passé, plein d'espoir, cette longue période malgré les difficultés de la vie dans une région lointaine peu habituée, c'était pour se retrouver avec Pong Son. Cependant, une nouvelle maudissable, un coup de tonnerre dans le ciel serein, l'attendait à son retour dans son village natal.

La bien-aimée incarcérée, le tonton, son bienfaiteur, tué, la mère de Pong Son devenue folle...

Il serra les poings. Quand la nuit vint, il partit, un grand marteau à la main, marteau qu'il avait utilisé depuis son enfance, et arriva devant la maison de Kim Tok Ku. Mais trop hauts le portail et le mur d'enceinte! Par chance, il rencontra la cuisinière et écouta ce qu'il était arrivé à Pong Son.

Il resta un moment, tremblant de colère, tandis que la vieille fit un bond jusque chez Pong Son et revint près de Soeme avec l'habit qu'elle avait fait. En le lui donnant, elle dit:

«N'oubliez pas la volonté de la pauvre fille qui ne peut venir vous voir, vous qu'elle avait attendu avec impatience depuis trois ans et trois mois, bien que vous soyez maintenant à deux pas d'elle! Sachez que moi aussi je suis une mère...

Venez sauver la fille en homme invulnérable au feu et au sabre! On dit qu'un monsieur nommé O Hak demeurant dans une vallée du mont Taesong est versé dans l'art militaire et possède de riches connaissances. Instruisez-vous auprès de lui et devenez un hercule! La force herculéenne n'est pas innée. C'est aussi le vœu de votre chérie. Elle a caché un bout de papier dans cet habit. Ne l'oubliez pas, la pauvrette, en tout temps, je vous l'implore..»

Quelques bruits de pas interrompirent la conversation.

* * *

Le maître O Hak était un homme au teint rose, aux sourcils blancs et à la barbe longue. Il lut et relut les mots de Pong Son que lui avait montré Soeme.

Un bout de fil en main que j'ai filé avec soin,
J'ai voulu mille fois courir vers toi, mon chéri.
Mes étoffes tissées dans la rancune et les larmes
Te serviront à faire le harnais.
Sois un géant, porte haut ton marteau au nom du peuple!

Soeme insista pour qu'il l'enseignât à venger la famille de Pong Son, mais M. O Hak, les yeux fermés, restait plongé dans une méditation profonde.

«Pourquoi ne soufflez-vous pas mot? Quitte à risquer ma vie, je ferai quelque chose, moi! Cette vengeance, vous la trouvez contraire à la morale humaine?» s'écria-t-il.

Toutefois, le maître resta toujours muet. Mais au beau milieu de la nuit il lui posa une question inattendue:

«Quelles sont les conditions de vie des habitants de la région où tu étais en garde?

—Tous vivent dans l'inquiétude à cause d'une éventuelle agression étrangère.

—Mais ceux des autres localités par où tu avais passé, sont-ils tous heureux?

—Non, persécutés par des mandarins malhonnêtes et des riches, ils ont tous les larmes aux yeux et la rancune au cœur.

—Que penses-tu des mots de la fille Pong Son?» Le maître lui fit relire le papier de la jeune fille.

... ...
Mes étoffes tissées dans la rancune et les larmes

Te serviront à faire le harnais.
Sois un géant, porte haut ton marteau au nom du peuple!

«Eh bien, as-tu saisi le vœu de Pong Son et le sens de l'habit que tu portes?»

A cette question, Soeme revint tout à coup à lui.

«J'ai compris. Pong Son a voulu que je lève haut une masse d'armes pour venger tous les opprimés. Moi, j'ai mis l'habit qu'elle avait filé dans les larmes de sang en voulant me faire une armure! s'écria-t-il, les yeux enflammés de haine contre les malfaiteurs.

—C'est juste. Qu'est-ce que je pourrais te refuser, à toi qui gardes intacts l'esprit et l'intelligence des gens du Coguryo! Ecoute-moi avec attention. Si tu veux lever haut une massue dans l'intérêt du pays et de tout le peuple, il te faut te préparer à toute difficulté et cultiver ta force, ta vaillance et ton intelligence. Mais je ne sais où en est ton âme?

—Oh, j'y suis parfaitement prêt. J'irai contre vents et marées pour cultiver mon courage et mon intelligence. Je vous prie de tout m'apprendre.»

C'est ainsi que Soeme commença à s'exercer le jour même. Le régime d'entraînement était vraiment rigoureux: Chaque jour, fréquenter d'abord le vieil arbre millénaire du mont Taesong et soulever un grand couvercle quadrangulaire en pierre se trouvant sous cet arbre et y boire la-dessous trois bols d'eau de la couleur du fer. L'homme doit prendre ce grand carré de pierre pour le poids des malfaiteurs qui pèse sur les innocents, et cette eau maussade comme leur sang et leur sueur. Or, ce lourd carré qui pèse une demi-tonne, l'homme doit être capable, en s'exerçant chaque jour, de le soulever à l'aide de son doigt auriculaire et boire de cette eau grise répugnante jusqu'à ce qu'il en éprouve du plaisir! Ensuite, franchir le précipice haut de cent toises pour aller au lac Michon où il doit chaque jour prendre un bain dans l'eau glaciale de ce lac sis au mont Taesong, éloigné de trois lieues de là, et de retour, la nuit, lire. Ce haut précipice lui fera rappeler les

corvées auxquelles est condamné le peuple, tandis que la baignade dans l'eau glaciale donnera de la fraîcheur à l'esprit du jeune homme qui devra faire cet exercice tout au long de l'année.

L'exercice fut aussi rude que pénible dès le premier jour.

Ce carré de pierre était si lourd qu'il put à peine remuer à l'aide du levier en fer. Il en fut confus en pensant s'il réussirait un jour à le déplacer d'un doigt. Alors, il se rappela que de ce poids les maudits malfaiteurs pressuraient le peuple innocent, et le cœur enflammé de haine et les poings serrés, il fit un effort surhumain avec un «hop», et voilà la pierre déplacée! Le creux était plein d'eau rouge foncé. Une gorgée avalée, il sentit une odeur suffocante de fer rouillé, et ses boyaux semblaient se tordre. Néanmoins, Soeme en but trois fois par jour. Reste à gravir le précipice. Comme il est haut! On eût dit que même les oiseaux faisaient une halte à mi-pente pour reprendre leur vol. Cependant, en se souvenant les mots de son maître qui le comparait à des corvées infligées à toute la population en larmes, il gravit la paroi, s'aidant d'angles de rocher et de sarments.

L'eau glaciale du lac Michon engourdissait entièrement le jeune homme au point qu'il ne put remuer jambes et mains. Mais il fit son bain en serrant les dents et se sentit frais.

L'exercice du premier jour fini, il rentra auprès du maître. Le voyant arrivé à l'heure fixée bien qu'en chancelant, celui-ci était bien content et lui rendit son marteau, lui ordonnant de frapper à bras raccourci sur le grand rocher de la cour.

Un coup fut donné et un morceau gros comme une châtaigne tomba.

«Plus fort!» cria le maître.

Cette fois, un caillou gros comme un œuf de poule.

«Encore plus fort!» répéta-t-il plus sévèrement.

Le troisième coup fit rouler une pierre grosse comme un poing.

«Assez pour aujourd'hui», fit-il et puis il déploya un livre devant le jeune homme. Celui-ci eut des vertiges. Il se demanda s'il pourrait s'y tenir encore. Mais reprenant tous ses esprits, il se

mit à lire, comme lui demandait le maître.

Dans cette vallée du mont Taesong, à ce moment où même les oiseaux sauvages étaient profondément endormis, seules les voix sonores du vieux maître et de son jeune disciple qui répétaient leurs leçons, résonnaient jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Soeme, qui avait ainsi passé son premier jour d'exercice ne cessa de s'entraîner, qu'il pleuve ou qu'il vente. Puisqu'il s'y était pris avec une ferme détermination de réussir coûte que coûte, il fit chaque jour de nouveaux progrès dans l'exercices, et grâce à la direction aussi bien sévère qu'affectueuse de son maître, ses succès se firent remarquer de plus en plus avec les jours.

Voici ce qu'il devint finalement: il soulevait d'un trait ce lourd carré de pierre, reconnaissait le vrai goût de l'eau qui lui était repoussante et franchissait d'un bond le haut précipice; il faisait en une nage dix tours du lac Michon, dans l'eau froide, et se sentait toujours frais et dispos; sous les coups de marteau qu'il frappait sur le rocher, se détachaient des masses de pierre larges comme un grand tambour. Toutefois, Soeme ne redoubla pas moins ses efforts pour atteindre l'objectif qu'il avait défini au début.

Le jour vint où il devait passer son examen final devant son maître. Celui-ci se rendit en sa compagnie devant le couvercle de pierre.

«Essaye-toi à déplacer!

—Entendu.»

Soeme n'eut qu'à remuer son auriculaire.

Un sourire passa par les deux yeux du maître.

«Bois!

—A vos ordres!»

Le jeune disciple but d'un trait trois bols de l'eau couleur de rouille. Le vieux maître en fit autant et reposa lui-même le couvercle de son petit doigt.

Tous les deux se rendirent au pied du précipice.

«Essaye de le franchir en volant.»

Le jeune fit un bond et atteignit d'un coup la berge. Son maître le suivit sans lui donner le temps de s'en apercevoir et lui sourit,

satisfait, à côté de lui.

Le maître et son disciple prirent leur bain ensemble dans le lac Michon. Rentré, le maître remit à son élève le marteau avec lequel ce dernier frappa à toute volée le rocher qui se fendit d'un coup en deux.

«Bravo, Soeme», s'exclama le maître d'une voix pleine d'affection. Et puis il prit un grand balai qu'il trempa dans un sceau plein de l'encre noire, et le tenant à une main, dit:

«Je vais t'asperger d'encre noire avec ce balai et tu y pareras avec ton marteau!»

Sur ce, le maître fit un jet d'encre en l'air. Une pluie noire tomba. Soeme joua de son outil et pas une seule goutte ne tacha son habit.

Le jeune homme tâtonna avec émotion son habit, maintenant déchiré et rapiécé en passant par les épreuves de l'entraînement difficile, mais qui renfermait le vœu de sa chérie. Le maître lui dit alors d'un ton sérieux mais plein de confiance et d'affection:

«Je félicite le général Soeme du Coguryo! Je dois te parler sérieusement aujourd'hui. Ecrase avec ce marteau tous les vices du monde dans l'intérêt du peuple, mais évite de te laisser prendre par la cupidité des richesses et du pouvoir!»

Sur ces entrefaites, le bruit courut qu'un géant avait fait son apparition au mont Taesong.

Envahi d'une certaine inquiétude, Kim Tok Ku pensa à s'attaquer à Pong Son pour la dernière fois.

«Tu t'entêtes toujours, hein? commença-t-il. Hum, il semble que tu sois au courant qu'un géant est né au mont Taesong. Mais c'est bien faux! Mieux vaut écouter mon conseil que d'y prêter l'oreille. Tu ne sais pas encore, je crois, comme est heureuse la vie d'une seconde femme chez un grand seigneur. Toutes les filles du monde en ont envie...»

Pong Son, lui braquant ses regards pleins de haine et de mépris, le dénonça sévèrement, l'air résolu:

«Si vous enviez tellement la vie de concubine chez un grand seigneur, vous ferez mieux d'y destiner votre fille. Mais pourquoi

voulez-vous m'y envoyer coûte que coûte, moi qui ne le veux pas?»

Ce fripon de Kim Tok Ku sursauta de rage, vociférant:

«Toi, ingrate que tu es! Tu dois penser au moins à mes bienfaits, moi qui t'ai nourrie pendant deux ans et trois mois!...

—Vous m'avez incarcérée, moi qui suis promise à un militaire au service du pays, vous avez fait assassiner mon père et rendu ma mère folle. Est-ce là la bienfaisance d'un riche de haute noblesse? attaqua la jeune fille. Je peux mourir aujourd'hui, mais le peuple du Coguryo en parlera, même après mille ans, de vos forfaits abjects.»

Ses paroles étaient claires et logiques.

«Qu'on ligote cette garce-là et qu'on la frappe sans merci! Voyons combien de coups suffiront pour lui faire tenir sa langue!» cria l'homme.

Une foule de sous-fifres se rua sur la jeune fille, la ligota serrée et se mit à la battre. Le bruit du fouet qui claquait sur la frêle fille retentissait dans la cour de cette grande maison, faisant frissonner les gens des alentours.

Mais Pong Son ne demanda pas grâce. Plutôt que de la douleur due à la grêle de fouets, elle regretta de ce qu'elle devait mourir rouée de coups par ces méchants forcenés avant que sa rancune ne soit assouvie, sans avoir revu Soeme qui lui manquait cruellement.

Elle croyait fermement que le géant du mont Taesong n'était autre que Soeme et qu'il viendrait écraser ces malfaiteurs même après sa mort.

Les coups pleuvaient sans merci, et se reprenant un peu, elle se rappela les mots qu'elle avait envoyés à Soeme sur un bout de papier.

... ...
Mes étoffes tissées dans la rancune et les larmes
Te serviront à faire le harnais.
Sois un géant, porte haut ton marteau au nom du peuple!

Après quoi, elle s'évanouit.

Juste à ce moment, une voix furieuse retentit par derrière la porte d'entrée:

«Ouvre la porte!»

Les sous-fifres se regardèrent à ce cri alarmant, louchant du côté de leur patron.

«Qu'on verrouille hermétiquement et ne laisse personne entrer!»

A peine criait ce chenapan que le portail s'écroula avec fracas. Et Soeme, au front bandé de grosse toile de chanvre, entra d'une enjambée dans la cour en brandissant son marteau énorme.

«Me voilà général au Marteau du mont Taesong!» dit l'homme.

Toute la maison fut mise au désarroi. Kim Tok Ku, effrayé, tremblant, n'osait le regarder droit en face.

«Arrêtez et ligotez cet intrus insolent!» cria-t-il.

Les sous-fifres robustes, bien entraînés, se ruèrent à la fois sur Soeme. Celui-ci prit l'un d'entre eux par les pieds et le brandit. Les assaillants tombèrent d'un seul coup à la renverse. Il les envoya tous au pied des murs d'enceinte comme s'il jetait des ballots, et puis monta d'une enjambée sur la terrasse, sous l'auvent, et prit Kim Tok Ku par la gorge, qui laissait échapper d'une voix étouffée: «Au secours!» Soeme, calme, le lança à toute volée par-dessus le mur d'enceinte. Une branche d'arbre l'arrêta dans son vol et le suspendit par les reins. L'homme pendu, se débattant, criait détresse, tandis que son chapeau, qui lui donnait un air si hautain, roulait par terre.

«Général au Marteau! Voilà la fille Pong Son!» criait la cuisinière en se précipitant vers Soeme.

Il fit un bond à l'endroit indiqué et trouva la jeune fille, évanouie, en sang. Il la prit dans ses bras, s'écriant:

«Me voilà, Pong Son! Me voilà ton Soeme! Ouvre les yeux!

—Te voilà enfin revenu! J'en étais sûre!» s'exclamait-elle, revenue à elle, un sourire doux aux lèvres, mais des larmes ruisselaient sans cesse de ses yeux.

Toute la ville de Pyongyang en fut bouleversée: on en parlait partout, dans les milieux administratifs comme à la cour du roi.

«Quel vaurien! se plaignaient les mandarins apeurés. Il a violé au grand jour le domicile d'un seigneur et lui a cassé les reins! Un voyou capable de tout! On ne doit pas le laisser faire!

—Faut arrêter et amputer ce mâtin-là!» criaient les autres.

Mais personne pour se porter volontaire. Le fait était que, n'eût été la recommandation de M. O Hak, Soeme leur aurait brisé l'échine jusqu'au dernier.

On en était là de ces indécisions lorsque la nouvelle d'une invasion étrangère arriva à la cour. Des centaines de milliers d'agresseurs venaient assaillir le pays. Des nouvelles de défaites parvinrent successivement à la cour. Le palais royal et le pays tout entier étaient agités.

«Le Général au Marteau est le seul homme qui puisse endiguer ces désastres!» disaient des voix en chœur.

C'est ainsi que le général fut nommé commandant en chef du front.

Le jour de son départ, Pong Son, caressant le marteau, lui souhaita bonne chance.

Une fois au champ de bataille, son marteau couchait d'une volée cinq ou six ennemis, et les flèches ennemies se brisaient en pièces contre cette masse d'armes. Le général Soeme brandit son marteau, sillonnant à droite et à gauche les positions ennemies, qu'il réussit à déloger. Les survivants, terrifiés, s'enfuirent tout de suite.

La patrie fut sauvée du danger grâce à ce vaillant patriote, Général au Marteau.

Or, le lendemain de la victoire, Soeme et Pong Son disparurent.

Quelques dizaines d'années s'étaient écoulées depuis lors. Il y eut une nouvelle attaque des agresseurs étrangers. Plusieurs forteresses étaient déjà tombées entre les mains des envahisseurs, qui pénétraient dans les profondeurs du pays.

Un jour, devant le camp ennemi, on vit un général grisonnant,



qui brandissait un marteau géant, en grondant:

«Salauds, recevez ce coup de marteau d'un vieillard du grand Coguryo!»

Malgré ses cheveux blancs, son patriotisme ardent amena des foudres sur les agresseurs dont les rangs se brisèrent comme un mur de terre imbibé d'eau.

«Le Général au Marteau est encore en vie!»

Cette nouvelle sema la terreur parmi les hordes d'agresseurs qui, fort démoralisées, finirent par prendre la fuite.

Or, après la fin de cette guerre aussi, le Général au Marteau disparut sans laisser de trace.

La chanson suivant était alors en vogue parmi la population:

Est-ce le gros marteau qui a fait du général Soeme
un hercule?
Non, c'est son patriotisme cultivé qui l'a taillé en hercule.
Quand il tendit haut sa massue, les cheveux blancs au vent,
Voilà l'image d'un vrai brave du royaume de Coguryo!

La rumeur disait plus tard qu'un vieux couple a vécu en bon ménage dans une vallée profonde de Yangdok en cultivant la terre. C'était, dit-on, le général Soeme et Pong Son. On ajoute qu'à côté de leur chaumière se trouvaient deux tombeaux, probablement ceux des parents de Pong Son, qui avaient trouvé une mort injuste.

N'oubliant jamais les consignes de son maître O Hak, le Général au Marteau, qui avait accompli de si grands mérites, n'a jamais prétendu à une poste élevé de dignitaire ni voulu gagner de l'argent. Mais pourtant, chaque fois qu'un malheur venait frapper le pays et le peuple, il se portait volontaire pour barrer le désastre quoiqu'il fut vieux, ce qui lui a valu l'adoration et le respect profond de tout le monde.





LA «REINE» DANS SON SAC EN CUIR

Il était une fois au palais royal de Pyongyang une concubine du roi, femme d'une grande taille et à la chevelure noire qui lui tombait jusqu'aux pieds. Elle s'appelait Kwanna.

Après qu'elle fut admise dans la cour, le roi passait le temps avec elle à faire des ripailles ou à aller à la chasse, sans se soucier le moins du monde des affaires politiques du pays.

La coquetterie de la femme devint de plus en plus désastreuse avec les jours et le roi suivait docilement tout ce qu'elle demandait.

C'est pourquoi bien des ministres cherchaient à se faire remarquer favorablement par Kwanna pour gagner la confiance du roi.

Très présomptueuse et jalouse de la reine, elle rêvait de l'écarter et de se mettre à sa place.

Tout en cherchant avec plus de coquetterie à taper dans l'œil au roi, elle inventait des défauts de la reine et les lui dénonçait.

Féru de cette femme, le roi ne prêtait l'oreille qu'à ses paroles et méprisait la reine; le pire était qu'il consultait sa concubine pour régler les affaires politiques d'Etat et pour nommer ou destituer

des ministres.

Inquiets de cet état de choses, les gens épris de justice conseillèrent au roi, pour tenter de le ramener à la raison, mais tous ceux qui avaient dit la vérité firent l'objet de persécution: les uns furent déportés, et au pis, condamnés à la guillotine. Nombre de ministres donnèrent donc leur démission et s'en allèrent.

Chaque jour, le roi organisa des ripailles au palais et passa son temps à contempler éperdument Kwanna qui dansait, fière de son corps svelte et de ses cheveux noirs flottants.

Un jour, le roi alla chasser dans la plaine de Rakrang, sans être accompagné de son amante qui, sous prétexte qu'elle était un peu indisposée, resta au palais royal.

Le roi, qui aimait la chasse, passa trois jours de suite à cette distraction. Les cavaliers et les soldats abattirent un grand nombre d'animaux.

Le troisième jour, fut réuni devant le roi tout le gibier abattu, à poil et à plume: un grand tigre, des ours, cerfs, chamois, renards, lapins, faisans, etc.

Assez content, le roi les examina un à un et dit, s'arrêtant devant un goupil à longue queue:

«Quelle belle queue a ce renard! Elle est bigrement longue!»

Un vieux ministre qui l'accompagnait lui expliqua, les mains jointes:

«C'est une bête de nature très rusée et habile à tromper les autres avec sa longue queue.

—Tromper comment? demanda le roi.

—Le goupil, le plus rusé des animaux, se prosterne devant les grandes bêtes comme le tigre en remuant sa longue queue et les séduit. Ainsi il l'entraîne partout où il veut. Quand il marche précédé d'un tigre, en lui promettant de lui présenter de bons gibiers, tous les autres animaux tremblent d'effroi. Alors, le renard se présente fier devant eux et devient hautain. Il traîne le tigre, pour ainsi dire, à sa volonté.

—Hum, dit le roi, très curieux.

—Quand il rencontre les animaux doux comme le chamois et

le cerf, ce renard les méprise et redresse sa longue queue, l'air hautain, mais s'il en rencontre un petit, il le frappe avec sa queue.

—Quelle bête maline!» partit le roi d'un éclat de rire, l'air intéressé.

Alors, le vieux ministre, en reprenant son attitude respectueuse, dit:

«Je voudrais ajouter à Sa Majesté que ce n'est pas seulement le cas du renard à longue queue mais également d'une personne à longue chevelure.»

Il voulait parler de Kwanna et espérait que le roi comprit ce qu'il entendait: cette allusion lui pouvait coûter la peine de mort. Mais pourtant, celui-ci ne pouvait plus admettre que cette garce de Kwanna, rusée et subtile, troublât l'ordre dans la cour et le pays et qu'elle se jouât du roi comme une goupil se jouait du tigre.

On ne sait pas vraiment si le roi s'en rendit compte ou non, mais voilà qu'il devint pâle comme une mort. Les autres ministres qui se trouvaient près de lui se sentirent un frisson courir dans le dos.

Juste à ce moment, le vieux ministre se mit à genoux devant le roi et implora:

«Votre Majesté le roi, ayez la bonté de vous rendre compte de mes suggestions incongrues et désinvoltes. Votre Majesté le roi, très sage et pénétrant, a la vue trouble depuis quelque temps, et il règne, dans la cour et le pays, quelque chose qui...

—Taisez-vous!» tonna le roi et se tourna brusquement. Puis il ordonna de préparer le retour.

Inquiets, les ministres n'osèrent plus lever leurs yeux vers le roi dont le visage était blanc comme un linge.

On formait des conjectures différentes:

«Il est fichu, ce ministre-là!» se dirent les uns.

«Ce serait bon si par hasard ses paroles sincères avaient pu remuer Sa Majesté!» pensaient les autres.

Il était vrai que le roi n'était pas dans son assiette.

Il était mécontent du vieux ministre. Mais depuis qu'il avait écouté son histoire, il crut comme s'il voyait dans la longue queue



du renard la chevelure noire et longue de Kwanna et se demanda si la beauté de sa belle concubine renfermait vraiment la fourberie d'un goupil. Et le long de son retour, il garda le silence.

Tandis que le roi était à la chasse, Kwanna réfléchit: La reine est une personne de nature à se résigner totalement à la moindre marque de dégoût du roi. Une fois supprimée, c'est moi qui serais la reine! Mais comment la supprimer?

Au bout de réflexion, dans la soirée, elle convoqua une femme de chambre très obéissante et lui fit coudre un gros sac en cuir de vache. Ne sachant pourquoi, celle-ci passa la nuit blanche à le préparer.

Je ne peux plus attendre, se dit Kwanna, il faut agir tout de suite.

Lorsque le roi fut de retour au palais, elle se montra plus flatteuse auprès de lui et l'invita au festin qu'elle avait déjà fait préparer par les dames de la cour. Mais elle fut inquiète en constatant que le roi n'avait pas bonne mine.

Celui-ci jeta une fois de plus un coup d'œil à la longue chevelure de Kwanna. Quelle ressemblance avec la longue queue du renard qu'il avait vu dans la matinée!

D'autre part, le vieux ministre, croyant que le roi donnerait sans doute l'ordre d'une punition sévère contre lui, déploya une natte de paille dans la cour de sa maison, s'assit dessus et attendit le moment, comme le faisaient les coupables.

Le roi étant mécontent, le festin ne put s'animer.

Après le banquet, lorsque le roi rentra dans la chambre à coucher, Kwanna se présenta avec un grand sac en cuir et agenouillée devant lui, déplora d'un air triste:

«Moi, une fille d'origine vilaine, j'espérais être heureuse de mon vivant, entourée de vos faveurs, mais Sa Majesté la reine me déteste mortellement. J'ose donc vous annoncer respectueusement que je suis obligée de quitter la cour.»

Sa voix fut mélancolique et insistante. En ce moment, le roi pensa qu'il ressemblait bien à un tigre assis devant un renard et se dit: Ah, cette garce-là ressemble bien à un goupil.

«Eh bien, pourquoi la reine te déteste?»

Le roi se rappela que la concubine avait sans cesse dénigré la reine, mais que celle-ci ne s'était jamais plainte contre ses blâmes absurdes.

Interrogeant la femme, il revit en esprit la douceur du cerf et du chamois en même temps que l'air sérieux du vieux ministre, qui voulait le ramener à la raison au risque de sa vie en racontant une fable; c'était un homme respecté des autres ministres et du peuple pour sa probité; c'était un homme qui ignorait la flatterie et l'hypocrisie.

Sans connaître l'état d'esprit du roi, Kwanna se plaignit, l'air encore plus maussade:

«Sa Majesté la reine m'a dit qu'une rustaude comme moi n'est pas admissible à la cour et qu'elle me ferait mettre dans un sac en cuir et me jetterait dans le fleuve Taedong.

—Et après?

—C'est pourquoi j'ai préféré confectionner moi-même un sac pour aller à la mort. Le voici.

—Ah, c'est vrai, ha, ha, ha. Va donc, mets-toi là dedans!» dit le roi d'un ton un peu narquois.

A voir le roi éclater de rire, Kwanna pensa: Ça va très bien. Le roi qui m'aime tant plaisante ainsi par affection. Maintenant, je suis la reine! Pas de doute possible.

Et elle entra dans son sac, pensant qu'elle pourrait désormais faire la pluie et le beau temps dans la cour.

Je couperai d'abord la tête à ce vieux ministre qui me regarde toujours d'un mauvais œil, se dit-elle. Quant à la reine, je la déporterai à l'île de Jeju pour qu'elle y file son nœud!

A ce moment, le roi s'adressa d'un ton sévère aux dames d'honneur:

«Venez ici, ligotez bien la bouche du sac avec la corde!»

Ignorant la raison, elle firent soigneusement ce qu'il avait dicté. Une mèche des longs cheveux de Kwanna fut laissée au dehors du sac. Les dames essayaient de la remettre dedans, quand le roi ordonna:

«Laissez-la telle quelle!»

Le roi reconnut en cette mèche la queue du renard et se sentit plus vivement encore choqué par Kwanna qui venait d'inventer de purs mensonges pour diffamer la reine. L'idée lui vint tout à coup que lui-même, il ressemblait à un tigre séduit par le renard.

«Qu'on appelle des soldats pour jeter ce sac-là dans le fleuve Taedong!» ordonna-t-il d'un ton sévère.

Les sbires prirent le sac sur le dos et se dirigèrent vers le Taedong. Cependant, la femme dans le sac, ricanant avec un air malicieux, croyait toujours qu'il s'agissait d'un tour de plaisanterie de Sa Majesté et sourit à l'idée qu'elle s'habillerait dès demain en «reine».

Toutefois, curieuse de ce qui se passait au dehors, elle prêta l'oreille et entendit les clapotis des eaux du fleuve.

Le doute et la peur s'emparèrent d'elle. Quand elle écarquilla ses yeux dans la pénombre, les bourreaux soulevèrent le sac par quatre coins, disant:

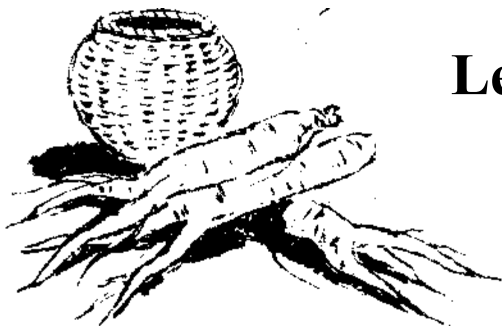
«C'est bien. Tu as assez remué ta longue queue! Tu mourras dans l'eau! Ce vieux ministre-là est un vrai homme!»

Avec un «hop», ils lancèrent leur charge dans le fleuve.

«Hélas, je vais mourir dans le sac que j'ai fait moi-même!» se débattit la femme, mais ce fut peine perdue.

On ajoute qu'après la mort de Kwanna, une longue mèche noire de femme flotta pendant un mois sur les eaux du fleuve et qu'on entendit le cri du renard:

«Mon Dieu, je vais mourir dans le sac que j'ai fait moi-même!»



Les douze racines de *sansam*

Il y avait autrefois un jeune homme très dévoué à ses parents. Il habitait avec sa mère devant la porte du nord de la forteresse de Pyongyang. Malgré leur pauvreté, il faisait l'impossible pour sa mère. En homme honnête, il était aussi laborieux dans son travail au champ. On l'avait donc surnommé Mun Hyosong (Mun est son nom de famille; Hyosong n'est pas son prénom, mais signifie le dévouement — NDLR) comme témoignage de l'affection des villageois pour lui.

La vieille mère, ayant perdu son mari de bonne heure, n'avait que lui pour tout soutien, son unique fils; aussi tout ce qu'elle faisait: sarcler un champ, filer au rouet ou semer un potiron, c'était destiné au bonheur de son enfant.

Or, un malheur s'abattit sur cette famille généreuse. La mère, vieillie par de si rudes corvées, tomba gravement malade. Son fidèle fils se donnait tout entier à la relever du lit; il ne quittait guère la malade, nuit et jour; il n'hésitait pas à faire parfois un très long chemin pour se procurer des médicaments efficaces. Mais hélas! la maladie s'aggravait de plus en plus.

Maudit soit le monde partial! s'indigna-t-il. Qu'est-ce qu'il nous a donné à moi et à ma mère? Rien. Et me voilà privé de moyen pour rendre tranquille l'âme de ma mère jusqu'à ses derniers jours... Mon dévouement est-il encore insuffisant?

Il sentit son cœur se déchirer.

Mais l'affection de sa mère était aussi touchante: chaque fois qu'elle avait quelques mets particuliers, cas très rares pour la

famille, elle s'abstenait de les prendre pour les laisser à son fils. Elle regrettait de n'avoir pas pu le faire manger à sa faim, ne fût-ce qu'une seule fois.

Voyant la figure amaigrie de la malade, le fils se lamentait de ne pouvoir la sauver, car tous ses efforts sincères étaient inefficaces.

Il avait cueilli toutes sortes de plantes médicinales et abattu dans cette idée divers animaux, mammifères et oiseaux, et pourtant cela ne pouvait remédier à la maladie qui empirait au fil des jours.

Les larmes perlaient aux yeux caves de la malade quand elle regardait son fils, le cœur gros, inquiète de le laisser orphelin dans ce monde affreux.

«Une racine de *sansam* (ginseng sauvage) suffirait pour guérir la maladie de ta mère... dit un jour une voisine au jeune homme.

—Le *sansam* est, dit-on, une plante céleste. Comment s'en procurer?» répliqua une autre, avec soupir.

Hein? le *sansam*? se dit le jeune homme. Mais pourquoi jusqu'ici n'y ai-je pas pensé? Le *sansam* est aussi une plante qui pousse sur la terre! Je vais le chercher quitte à fouiller toutes les herbes du monde!

Tout de suite, il se mit à fouiller sans cesse dans les montagnes à la ronde, mais en vain.

Ce *sansam*, est-il vraiment une plante céleste? s'interrogeait-il. Est-ce vrai qu'elle n'est trouvable que par l'homme à qui elle est destinée? Je veux que ma mère se relève au plus tôt de la maladie, mais je ne trouve pas la plante! Pourquoi? Peut-être mon dévouement n'est-il pas encore parfait?

Le jeune homme quitta de nouveau la maison, résolu à tout faire. Sur son chemin, il rencontra deux gaillards, ses amis d'enfance.

«Nous savions que tu souffrais tant à cause de la maladie de ta mère, mais nous n'avons rien fait pour t'aider. Excuse-nous, dit l'un d'entre eux.

—Ta mère est la nôtre... Aujourd'hui, viens avec nous, intervint l'autre.

—On dit que depuis l'antiquité le *sansam* pousse dans les profondes vallées du mont Taesong. Allons-y!» ajouta le premier.

Le jeune homme leur en fut reconnaissant. Il appréciait la chaleur de l'amitié fraternelle.

«Merci», dit-il en leur serrant la main avec ardeur.

Les trois amis avaient grandi dans le même village et dès l'enfance ils s'étaient entraidés quand l'un d'eux avait des problèmes. Mun Hyosong, surtout, ne s'était jamais ménagé quand il s'agissait d'aider les parents de ses copains.

Mais ces deux amis, avec l'âge, furent pris de cupidité et se trouvaient mal à l'aise devant Mun. Or, les voilà aujourd'hui qui voulaient lui venir en aide! Mun eut lieu d'être ému.

Les vallées du mont Taesong étaient assez abruptes, mais en grimpant des escarpements assez raides avec ses deux amis il ne se sentait pas fatigué, et bien au contraire, il était sûr de réussir cette fois: lui et ses deux amis ressemblaient aux trois enfants d'une même mère malade, décidés à chercher les médicaments.

Ces gars-là, se dit-il, n'ont pas une vie aussi dure et aussi chère que la mienne, mais ils veulent me comprendre et m'aider! Voilà pourquoi on se plaît à dire, depuis l'antiquité, que le bonheur vient quand on a un ami à soi!

Ce jour-là, le ciel automnal lui semblait très clair et pur comme la volonté de ses amis, et les oiseaux et les ruisseaux paraissaient jaloux qu'il ait de bons amis.

Quand il arriva, le cœur léger, au pied d'un escarpement, il leva les yeux vers le haut et cria de joie et de surprise à ses amis:

«Qu'est-ce que c'est là-haut?»

A mi-pente de l'escarpement se faisaient remarquer de petites fleurs rouges comme dans une broderie.

«Les fleurs de *sansam*!» confirma un d'entre eux, parce qu'il avait vu une fois la fleur de cette plante que son père avait achetée à un marchand de *sansam*.

Voilà enfin le *sansam*! s'écria Mun dans son for intérieur.

Encouragés, les trois amis firent tout de suite un détour et montèrent sur la berge.

A mi-hauteur de la paroi s'était formée une petite terrasse sur laquelle étaient épanouies de jolies fleurs de *sansam*. «Un, deux, trois... dix... douze.

—Tiens, douze en tout.

—Descendons vite!

—Mais comment y parvenir?

—Je vais descendre à l'aide de cette corde, déclara Mun Hyosong en tirant une corde de son filet. Vous tiendrez bien le bout de la corde!

—Bonne idée, mais gare-toi d'érafler les racines à déterrer», dirent les autres.

Mun Hyosong descendit, un panier attaché à la ceinture, la paroi abrupte qui lui aurait donné en tout autre temps un frisson dans le dos. La joie d'avoir trouvé le *sansam* pour sa mère l'emportait sur la peur de dégringoler.

Arrivé sur la terrasse, il murmura en caressant des fleurs rouges:

«Merci, mes *sansams*. Je vous prie de m'aider à rétablir ma mère.»

Un couple de papillons volait autour des fleurs comme s'il voulait réaffirmer le vœu ardent du jeune homme.

«Déterre-les vite! entendit-il dire une voix d'en haut.

—Prends garde de les détériorer, ne fût-ce qu'une fleur ou une feuille!» cria l'autre, les mains en porte-voix.

Mun Hyosong se mit à déterrer les racines une à une. Le *sansam*, plante à la racine de forme humaine, semblait lui sourire de joie. Il imaginait le visage rayonnant de joie de sa mère, une fois ces plantes dans ses mains. Il entrevoyait sa mère se relevant du lit, son visage se déridant et ses cheveux noircissant sur les tempes.

Tout taciturne qu'il était, il se mit à fredonner un air, les mains à l'œuvre:

Mange une racine pour te faire guérir,
Mange-en une autre pour rajeunir!

Mère, vis le cœur toujours en joie.
Sans t'inquiéter de la vie ni de ton fils!

Les douze racines déterrées, il les remit soigneusement dans son panier qu'il attacha au bout de la corde. Après quoi, il cria vers le haut où se trouvaient ses amis:

«Hé, retirez la corde, les racines de *sansam* sont accrochées! Après, renvoyez-moi la corde pour que je puisse remonter!...»

Immédiatement, le panier commença à monter en dansant en l'air.

A la vue du panier plein de précieuses racines, grosses comme des navets, ils froncèrent les sourcils et crièrent, le cœur battant: «Le voilà, le *sansam*!»

Une terrible cupidité passa à l'instant par l'esprit de ces deux hommes-là qui caressaient ces trésors.

L'un comme l'autre, ils pensaient à la même chose: Ces douze racines, si l'on les divise pour trois, ce sera quatre pour chacun, et si l'on les partage pour deux, chacun en aura six...

L'un s'imagina que ces six racines de *sansam* se métamorphoseraient en tas d'argent, puis en rizières et en une grande maison recouverte de tuiles.

L'autre revit le préfet de Pyongyang lui sourire en recevant en cadeau un *sansam*, et lui-même qui, grâce à ce mandarin, se voit en livrée d'officiel, placé à un haut poste administratif.

«Rentrons! jette l'un.

—D'accord», crache l'autre comme s'il l'avait attendu, et les deux partagèrent les racines entre eux.

Ces deux malhonnêtes gens descendirent à la hâte la montage sans même regarder derrière eux.

Mun Hyosong demanda à tue-tête la corde, qui ne venait toujours pas.

Pas une voix sur la berge. Un doute terrible s'empara de lui.

Comment? Ils sont repartis tout seuls, me laissant mourir ici? Impossible! se consolait-il.

Mais la corde qu'il attendait avec impatience ne revenait

toujours pas.

Mon Dieu! se lamenta-t-il. Est-ce possible qu'on meurt ainsi? Qu'importe ma mort, mais qu'arrivera-t-il à ma mère malade?...

Lui revit le visage amaigri de sa mère qui l'attendrait sur le seuil.

Tout à coup, il eut l'impression de se trouver exposé à la grande gueule d'un démon, au bord d'un précipice d'une hauteur vertigineuse.

Il s'indigna contre ses amis fuyards: Oh, quels lâches sont ces gens-là?

Il se rappela ce qui s'était passé quand ils étaient encore tout petits.

Comme ils étaient aimables et tendres ce matin-là! se dit-il. Mais ils ont changé d'avis devant quelques racines de *sansam*! Et dire que leur amitié valait moins que ces racines-là.

L'homme serra son poing à lui faire mal. Cependant il ne put gravir l'escarpement à lui seul. Impossible de se sauver! Il cria en frappant sur le granit de la paroi:

«Mâtins galeux! Vous n'avez donc pas vos parents?!»

Le ciel bleu se couvrit de nuages noirs, et une pluie violente tomba en rafale comme si elle voulait entamer la paroi.

La nuit arriva. On entendit des fauves hurler partout. Le jour se leva.

Mun Hyosong songeait à sa mère: Elle devait être impatiente à l'attendre.

Il espérait que les deux déserteurs, aussi cupides qu'ils fussent, seraient restés un peu humains et auraient donné au moins une racine de *sansam* à sa mère.

Mais ils auront dû dire alors à ma mère, se raisonna-t-il, que je me suis tué en tombant du haut de cet escarpement, et ma mère jettera la plante à toute volée, m'appellera éperdument et finira par succomber pour toujours.

A nouveau, il frappa du poing sur la paroi.

Trois jours passèrent.

Il mangea des racines d'herbe et de la mousse. Mais il se sentit



de plus en plus affaibli, tout épuisé, et ses yeux se fermaient tout seuls. Tout à coup, il entendit un étrange bruit venant de dessous l'escarpement. Il ouvrit les yeux et se mit en sursaut, tressaillant d'étonnement. Un grand serpent grimpait vers lui en agitant sa langue.

Bon sang! se dit le jeune homme, maintenant je suis perdu. En ce cas, mieux vaut sauter en bas que de mourir empoisonné!

Résolu à tout faire, il appela pour la dernière fois: «Maman!» Ce cri roula vers Pyongyang par monts et par vaux.

A ce moment-là, le serpent étendit sa longue queue, enroula le corps du jeune homme et le remit d'un seul trait sur la berge. Celui-ci crut à un rêve. Mais ce n'était pas un rêve. Il entendit les gazouillements heureux des oiseaux du mont Taesong et les murmures de ses ruisseaux. Le ciel bleu était très clair, comme exempté de tous les malfaiteurs du monde.

«Maman!» Tout en criant, il se mit à descendre la montagne.

Même l'animal veut m'aider, pensait-il, mais ces coquins fieffés ont voulu me tuer...

Quand il arriva au pied du précipice, il vit à travers des pins verts une fée en habit splendide et propre, qui s'approchait de lui, un panier dans ses bras. Il n'en crut pas ses yeux. Il fut frappé de reconnaître son panier où il avait mis des racines de *sansam*.

La fée le salua en s'inclinant poliment et lui tendit le panier en disant:

«Dépêchez-vous de rentrer avec ces racines de *sansam* et arrangez-vous pour rétablir la santé de votre mère.»

Le jeune homme remarqua là-dedans douze racines de la plante.

Quelle surprise! se dit-il tout stupéfié.

Il restait encore muet, quand la fée s'envola, et, avant de prendre de l'altitude, ajouta:

«Regardez là-bas devant le gros rocher. Telle est la fin des malhonnêtes gens qui s'oublient, pris de cupidité, au point qu'ils abandonnent leurs obligations envers les amis!»

Il y constata ses deux amis pétrifiés dans un corps-à-corps,

près d'un rocher. Il était hors de doute qu'ils se sont battus lâchement pour accaparer toutes les racines de *sansam* avant d'être frappés par un coup de foudre.

